LES AVENTURES

d'Isidore le Bouif

Roman de longue alène

DU MÊME AUTEUR

THÉATRE

L'École des Cambrioleurs (en collaboration avec Georges MONTIGNAC), pièce en un acte.

L'Homme d'Équipe (en collaboration avec Georges MONTIGNAC), pièce en un acte.

Le Vieux Répertoire (en collaboration avec L. ABRIC), pièce en un acte.

Homonymie (en collaboration avec L. ABRIC), pièce en un acte.

Un Sal'gosse (en collaboration avec J. COQUIOT), pièce en un acte.

L'Essai (en collaboration avec J. COQUIOT), pièce en un acte.

Cendrillonneau (en collaboration avec P. BRIOLLET), pièce en un acte.

En préparation :

Les Profondeurs de la Scène. NOUVELLES.

DRANEM



LES AVENTURES d'Isidore le Bouif

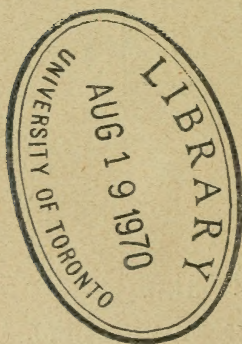
Roman de longue alène



PARIS

SOCIÉTÉ D'ÉDITION ET DE PUBLICATIONS

9, RUE SAINT-JOSEPH, 9


LIBRARY
AUG 19 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

LES AVENTURES
d'Isidore le Bouif

(Roman de longue alène)

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

Où le lecteur, après avoir pénétré à notre suite dans l'échope d'une famille pauvre, mais honnête, verra quelles pierres d'échoppement peuvent être des convictions trop ardentes, et à quelles vicissitudes s'expose le gniaff qui semelle de politique.

Ce soir-là, Isidore, fils d'Hélie Charognac, inondait de ses larmes juvéniles l'étroite paillasse que ses parents lui avaient octroyée, au fond de l'obscure arrière-boutique, entre un vieux buffet mal calé et une fenêtre disjointe qui laissait passer à cou-

rant d'air que veux-tu le vent frais d'un avril encore léger.

Isidore avait treize ans ; il était entré dans cet âge de raison où les enfants commencent leurs plus stupides incartades afin de pouvoir raisonner avec leurs parents, éternels empêcheurs de danser en rond. Son père tenait une échope de cordonnier notoire dans l'avenue du Maine, malgré l'ironique parodie du vers célèbre qu'un client, poète et mauvais payeur, avait fait sur son propriétaire :

C'était un tout petit *savetier* de Montrouge.

Détrompons au plus tôt l'aimable lectrice et le bienveillant lecteur qui, pour une somme dérisoire, nous ont fait l'honneur d'acheter le présent volume dont la lecture constituera, nous en sommes persuadés, une des plus belles jouissances de leur vie.

Eh ! bien, non, Hélie, le petit savetier ridi-

culisé par un émule de Pierre Corneille — l'émule de Pedro, ajouterons-nous en badinant — était avantageusement connu dans le carrefour de la rue d'Alésia et de l'avenue du Maine ; il ressemelait les souliers usagés avec une adresse et une habileté incomparables. On pouvait lui confier la plus ignominieuse savate ; il savait vous la transformer en quelques jours en le plus délicat soulier que marquise eût porté ; tous les chaussons quelque peu éculés du quartier trouvaient en son art la plus complète réhabilitation. Hélie Charognac eût rendu invulnérable le talon d'Achille et... les députés familiers avec les talons... de chèques.

Malgré une telle science pédestre, le pauvre homme n'avait pu arriver à la fortune. Tout le monde ne peut pas arriver Président de République et pour un tanneur qui y parvint, que d'autres continuent à travailler pour... la peau !

Hélie avait été employé jadis à « La Gueule d'Empeigne », chez Robert, le grand bottier parisien. Mais un jour qu'il causait politique avec son patron, sans pouvoir arriver à le convaincre, il alla jusqu'à le traiter de « pied ». Injure grave pour un cordonnier !

M. Robert qui, malgré sa profession, manquait totalement d'esprit de cor, prit une mesure non moins radicale que les opinions de son ouvrier : il se priva de ses services. Et le pauvre Hélie renonça à le faire revenir sur sa décision, tant le ton dont elle avait été notifiée était net et tranchet.

Hélie, resté sur le pavé, se demanda comment il se tirerait d'affaire. A la campagne, on ne meurt pas de faim ; les cultivateurs s'entr'aident entre eux : ils sèment tant ! Mais à Paris...

C'était la morte-saison, et nul atelier « n'embauchait ». Que faire ? La femme

d'Hélie, qui était superstitieuse, avait demandé des inspirations à saint Cloud, le plus ferré de tous les saints, ainsi que nul n'en ignore. Mais saint Cloud s'était révélé aussi dur que saint Roch lui-même.

Un matin le chômeur forcé partit de chez lui, décidé à en finir. Il se dirigea vers la Seine : car les privations et les angoisses commençaient à déranger sa cervelle et chacun sait que c'est au quai que vont les toqués.

En route, les boulangeries aux étalages appétissants lui donnaient envie de flanquer des « pains » au premier passant venu. Les charcuteries ne le tentaient pas moins. Quelles galanteries n'eût-il point faites aux galantines ! Et aux devantures des écaillères, la vue des marennes lui était un supplice de Cancale...

Il croisa un ancien copain qui se rendait

aux courses d'Auteuil, et qu'il mit au courant de sa fatale détermination.

— Tu veux te tuer, steeple idiot, dit l'autre, qui avait l'habitude des expressions sportives — et dont la face réjouie et grasse, annonçait qu'il s' portait très bien, en effet — je vais te sauver la vie, alors ! J'ai un tuyau épatant ; un cheval sur lequel personne ne compte gagnera infailliblement la troisième course. Veux-tu que je mette cent sous pour toi sur lui ?

— Cent sous ! où veux-tu que je les prenne ?

Et, désespérément, Hélie retourna ses poches.

— Tu as bien quelque chose à mettre au clou. Tes godasses toutes neuves, ton alliance, que sais-je ?

Hélie se laissa entraîner au plus voisin bureau du Mont-de-Piété, et, morne, revint

à son logement, anxieux de ce « résultat des courses » qui allait décider de sa vie.

Il trouva sa femme allaitant leur enfant. Il contemplait encore le gamin qui tétait goulûment, quand il entendit un vieux crieur de journaux qui hurlait dans la rue :

— *Paris-Sport*... complet !

Hélie jeta un dernier regard aux mamelles triomphantes de Mme Charognac. Mais désireux d'être fixé sur son sort, il pensa qu'il valait mieux « s'adresser au bon vieux qu'à ces seins », et se précipita dans la rue.

Bonheur ! Le Ciel, pour une fois, avait été compatissant à la misère de cette pauvre famille, et le cheval d'Hélie, Ribouis II, rapportait 297 fr. 50 !

CHAPITRE II

Où l'on verra se préciser la raison des larmes d'Isidore, et comment la fréquentation des fortifs fortifie les mauvais instincts.

Pourtant le remords nous vient au cœur en songeant à l'effet démoralisateur que va produire, sur le sympathique lecteur de ces préambules biographiques l'origine de l'établissement d'Hélie. Car c'est grâce à cette insoupçonnée galette que le père d'Isidore put acheter le petit fonds de l'avenue du Maine comprenant cette arrière-boutique obscure où, depuis la première page de ce livre, le lecteur attend toujours le motif des pleurs juvéniles de cette petite gale d'Isidore.

Isidore pleurait comme un veau. Ici,

qu'on nous laisse ouvrir une parenthèse. (Cela vaut mieux que d'ouvrir un établissement mal famé). Pourquoi les veaux pleurent-ils ? Quelle funèbre mélancolie afflige donc leur cervelle ? Qui approfondira cette éternelle douleur d'un jeune veau à l'âme chagrine !

Cruelle énigme ! dirait M. Paul Bourget.

Donc Isidore pleurait. Ajoutons que ce jeune veau s'était conduit comme un petit cochon. Ce gamin de treize ans, toujours sale et déguenillé, réalisait dans toute sa malice le type du gavroche parisien. Victor Hugo étant toujours mort, nous nous abstiendrons en signe de deuil, de redire après lui les caractères essentiels du gavroche que la province nous envie, sans en avoir l'air.

Isidore, dans la rue, était chez lui.

Il préférait les vastes trottoirs bitumés et garnis symétriquement de manches à balais

feuillus à l'étroite échope paternelle, empuantie de toutes les chaussures du quartier. A peine entrait-il dans celle-ci, sinon pour jouer de bonnes farces à son vieux bonhomme de père, toujours courbé, le marteau à la main sur l'établi professionnel. Il aimait, par exemple, confondre les paires de chaussures en s'écriant, goguenard : « Eh ! allez donc, c'est pas ma paire ! » Parfois il les enfilait par leurs tiges décolorées et les suspendait au plafond en brochette, en écrivant à la craie, sur les semelles, les combinaisons les plus machiavéliques du répertoire poissard. Un autre jour, il glissait subrepticement dans l'ouvrage à livrer une poignée de ces petits clous, de couleur foncée, communément appelés semence. — Croyez bien que cette noire semence lui valait de vertes semonces !

Mais cet enfant terrible avait des habitudes plus dégoûtantes encore. C'est ainsi

que, dans les cours du quartier, il aimait à se vautrer près des boîtes à ordure que les commères jaseuses venaient remplir chaque soir, en devisant avec les concierges loquaces sur les événements politiques de la journée. Il semblait collectionner les épluchures les plus nauséabondes et les plus repoussantes.

Vous pensez si le brave père Hélie était indigné d'avoir mis au monde, par l'entremise d'une grosse femme douce comme une esclave et sobre comme un chameau, ce produit digne de répertorier les poubelles de tout un quartier parisien.

— Mais, tonnerre de bougre ! gueulait le père en voyant son morveux de fils tout crasseux et grignotant quelque feuille de salade rongée de vermine, il n'a donc rien à boulotter chez son père qu'on va dire dans le quartier, pour faire ainsi le sale ! Rentre ici, misérable !

Et le misérable rentrait, en ronchonnant.

Il avait pris ces habitudes de saleté à fréquenter les petits vagabonds qui peuplent les fortifs de la porte d'Orléans. Ah ! pour de vilaines fréquentations le petit sagouin en avait.

Je sais bien que lorsqu'on a un papa qui tient une échope il ne faut pas prétendre à connaître des fils de députés : l'échope n'a rien de commun avec le pot... de vin.

Mais les personnes qui n'ont pas honte d'avouer qu'elles usent d'eau plusieurs fois par jour pour décrasser leur blair nous applaudiront en nous voyant stigmatiser avec la dernière violence la voyoucratie du jeune Isidore.

Le Tout-Fortif, dans tout ce qu'il a de plus gouape, voilà ce que recherchait notre innocent aux mains toujours pleines... de crasse.

Se battre avec le neveu de la « Terreur

du Montparno » ou le cousin du « Costeau de Montrouge », jouer au couteau, se déchirer jusqu'au sang, faire les quatre cents coups du diable, rouler sur l'herbe jaune et pisseuse des gazons municipaux, parmi les tessons de bouteilles et les boîtes à sardines éventrés, telles étaient, entre autres, les occupations préférées d'Isidore.

Oh! corruption des mœurs! A moi, Bossuet ! Gémissons tous deux sur ce môme qui non seulement s'adonnait aux exploits les plus hardis de la force physique, mais recherchait encore — à treize ans, monsieur ! où allons-nous ! — les coupables curiosités que récèlent dans la poche de leur tablier, entre la corde à sauter et la balle élastique, les fillettes impubères qui ont soupé de la laïque et préfèrent l'école, toujours ouverte, du vice et du gourgandinage.

Bossuet, que j'invoquais tout à l'heure,

pour faire voir à mes lecteurs que les plus grands noms de la morale française me sont familiers, n'ayant pas répondu à mon appel je crois devoir plaquer là l'Aigle de Meaux qui se conduit avec moi comme un canard.

Hélas ! oui ! Isidore, petit voyou, petit batailleur, apprenti apache, était encore élève-satyre. Mais, direz-vous, à treize ans, satyre... peu à conséquence. Ah ! monsieur, apprenez que les yeux des gosses savent déjà, à cet âge, manœuvrer comme ceux des vieux voyeurs professionnels ! Croyez bien que lorsque la môme Titine (neuf ans et toute sa natte) venait à culbuter en sautant à la corde, ce petit paillard d'Isidore n'avait d'autre idée que de discerner sous un amas de chiffons pudiques « le fin du fin » comme disent les philosophes, ces blagueurs sinistres... Titine parfois s'en amusait et donnait à sa manière, cachée derrière un arbre,

une leçon d'histoire naturelle au jeune Isidore, plus pourpre qu'une pomme d'api qu'on intimiderait en la prenant pour un petit derrière de singe.

CHAPITRE III

Où par la faute de ce petit vaurien d'Isidore — dont les larmes seront tout à fait justifiées - la morale sera soumise à une rude épreuve.

Un soir, vers huit heures, ces ébats qui n'eussent peut-être pas ravi d'aise l'âme attendrie de Bernardin de Saint-Pierre, furent interrompus par l'arrivée inopinée — un tel qualificatif est certainement le seul qu'il convienne d'adopter en ce cas — du père Hélie qui cherchait depuis midi son rejeton, évadé de la maison familiale, par un besoin tout printanier de caresses et de cajoleries sur la chair maigrelette de la gosseline.

Ah! mes enfants !

Non, pas mes enfants : le spectacle fut

trop dépourvu de décence pour qu'on puisse évoquer Berquin devant ce tableau intéressant pour les grandes personnes (au-dessus de seize ans) : figurez-vous deux petites jambes-allumettes (qui avaient d'ailleurs enflammé le jeune Isidore) occupées à tracer dans le ciel ou vers sa direction des zig-zags plutôt nerveux, puis une grosse boule : le crâne d'Isidore ; on eût dit, vu par le petit bout de la lorgnette, le... palais du Trocadéro (y compris les deux minarets et la salle des fêtes).

Inutile d'ajouter quelle fessée formidable, accompagnée d'innombrables noms d'animaux, reçut le chaste enfant des mains-battoirs de son père indigné ! Non, l'Ambigu ne présenta jamais, à son public enthousiaste, scène plus pathétique, terminée par une malédiction plus solennelle :

— Petite crapule, tu mourras au bagne après avoir connu l'infamie de l'échafaud !

Le retour fut plutôt dépourvu de folâtrerie. Isidore, traîné comme une paire de godillots attachée à la queue d'un bouledogue, n'osait se retourner vers le « lieu du crime » et il dut subir les moqueries des commères du quartier avant de rentrer au logis, et connaître, dans l'amertume du remords, les illusoires voluptés du pain sec et de l'eau croupie.

. . . .

Voilà pourquoi, ce soir-là, Isidore inondait de ses larmes juvéniles le parquet de l'arrière-boutique paternelle.

CHAPITRE IV

Où se dessine le caractère de Madame Charognac, femme de grand poids et de peu de cervelle.

La galanterie française aurait dû nous prescrire de parler plus tôt de l'avenante montagne de graisse et de saindoux, qui avait enfanté cette souris... noire d'Isidore.

Mme Charognac avait une poitrine de charcutière, gélatineuse et tremblante. Elle était affligée sur la joue gauche d'une tache de vin figurant assez exactement les contours de la Grèce, sans doute par allusion à sa corpulence respectable. Elle réalisait le type de l'imbécillité docile, de la servante affalée qui se plie à tous les désirs de son seigneur

et maître. Malheureusement pour la morale sociale, que nous serons peut-être forcés d'outrager involontairement encore, au cours de ce roman bouifo-naturaliste, Mme Charognac ne se contentait pas de répondre hebdomadairement aux désirs conjugaux de son Hélie : elle concubinait de répréhensibles parties de jeu de dames et d'écarté avec le bandagiste d'en face, M. Hippolyte Duflanc, laissant son mari dans une solitude blâmable.

M. Duflanc avait, par sa plastique avantageuse et malgré son œil borgne, su inspirer, au cours de sa longue existence, les passions les plus diverses dans les mondes les plus disparates. C'est ainsi qu'il fut, entre autres, l'amant d'une femme de sénateur (Sénat... urel, les pères conscrits étant rarement à la hauteur des circonstances) et celui de la cousine d'une tante à la mode de Bretagne d'une belle-fille d'un ministre plé-

nipotentiaire du Guatémala (sa maîtresse l'avait surnommé pour cette raison : « Gratez-moi là »).

De fil en aiguille, et pour ne pas perdre son temps à n'enfiler que des perles dans ses moments de loisir, M. Duflanc s'était en dernier lieu mis en ménage avec une jeune herboriste et tous deux exploitaient une boutique mystérieuse, remplie de plantes aromatiques, de *simples* (et parfois de clients *idem*), de petites boîtes aux étiquettes blanches, de petits flacons aux étiquettes rouges et de grandes et longues machines ressemblant étonnament à des bretelles (hernie soit qui mal y pense...).

La jeune herboriste, qui n'était pas précisément l'ange du foyer, fut un jour priée de s'asseoir sur le banc d'infamie pour avoir collaboré d'une trop magnifique façon à repeupler prématurément le Paradis.

M. Duflanc, bandagiste, ne fut pas com-

promis dans cette vilaine affaire grâce à la haute protection d'un conseiller municipal qui avait pour lui des entrailles de maire. On disait pourtant, dans le quartier, qu'il avait, lui aussi, délivré la tour de babeliforme Mme Charognac d'un mal qui met souvent en neuf mois — pardon ! en émoi... — les folles épouses, indécises sur la désignation de leur collaborateur.

Quoi qu'il en soit, le pauvre cordonnier Hélie, qui n'avait pas fait ses classes, était l'un de ces milliers de maris classiques, qui ne se doutent guère, dans l'abandon des nuits conjugales, des frasques diurnes de leur moitié !

Ressemeleur de chaussures, Hélie n'avait donc pu trouver chaussure à son pied : et il était irrémédiablement cocufié par son meilleur ami qui était...

Les lecteurs achèveront d'eux-mêmes, ils ont trop l'habitude des situations psycholo-

giques si expertement détaillées au rez-de-chaussée des journaux quotidiens, pour ne pas s'écrier en chœur :

— ... L'amant de sa femme. : le bandagiste Duflanc !

CHAPITRE V

Où le bandagiste Duflanc vient partager les douceurs de l'échope Charognac, la couche de la patronne, la soupe du patron et corrompt le jeune Isidore par des entrées de faveur à l'Élysée-Montparnasse.

Isidore, malgré la volée de bois vert que son père lui avait magistralement infligée à la suite de son idylle avec la môme Titine, ne se contentait pas de marcher dans la voie du vagabondage le plus répréhensif ; il marchait encore sur ses quatorze ans.

L'école primaire du quartier pouvait revendiquer à bon droit comme le plus fainéant de l'arrondissement ce jeune gavroche musard et mutin comme chausson, au courant des mille événements de la rue, renseigné sur tous les tamponnements d'auto-

mobiles, écrasements de chiens et de passants, assassinats passionnels et cambriolages de la région. Il eût fait un bon « chien » de commissaire. Mais il aimait mieux faire des niches que d'y loger...

M. Duflanc s'amusait de son bagoût les soirs où, daignant partager les réceptions familiales, Isidore restait au logis pour boire le vin chaud de l'amitié dans un saladier ébréché comme la vertu de la grosse Mme Charognac. Cette dernière servait ces messieurs, plus abrutie que jamais. Nous l'avouons à notre honte, les relations intimes de cette personne avec le bandagiste sont pour nous tellement invraisemblables que si nous n'avions conscience de faire ici œuvre d'historien, nous rougirions de présenter un collage aussi baroque.

Mais, comme a dit le poète :

La croupe a des raisons que le visage ignore...

M. Duflanc donnait donc des friandises à Isidore, des bécots à la mère et des conseils pharmaceutiques au brave Hélie, affligé d'une irrémédiable réticence intestinale.

O douceur d'un tel idyllique tableau ! O charme insoupçonné des intérieurs paisibles (pas de correspondance ? que si !).

Qui eût dit, en contemplant ces bénignes réunions familiales, que l'immonde génie de l'adultère comptait deux serviteurs de plus ?

M. Duflanc, après avoir trempé sa cuiller dans la soupière des Charognac, venait, en l'absence du malheureux Hélie, se retremper dans... l'affection coupable de la patronne. Isidore, qui n'avait pas l'œil dans un coffre à charbon, se doutait bien que si M. Duflanc faisait de si fréquentes apparitions dans la boutique paternelle ce n'était pas pour poser des sangsues à Mme Charognac, toujours immuablement obèse. Pour faire taire le malicieux gamin qui eût pu

vendre la mèche — bien qu'il n'eût jamais, fort heureusement, tenu la chandelle, — M. Duflanc lui donnait des billets de faveur pour le concert de l'Elysée-Montparnasse.

Précoce chantage qui aboutissait à des chants !

Isidore ne se faisait pas prier pour profiter de ces entrées gratis qui facilitaient au satanique Duflanc l'entrée des charmes incommensurables de la dame Charognac.

CHAPITRE VI

Où l'Élysée-Montparnasse, aux musiques capiteuses, remplit d'enchantement l'âme simple d'Isidore, dédaigneuse des portiques des Champs-Élysées mythologiques et plus attirée par les portonts du music-hall rive-gauchesque.

La musique adoucit les agents des mœurs, dit un proverbe bien connu (celle du *violon* n'a pourtant pas le don de les amadouer, vous en savez quelque chose, vaillants pochards qui nous lisez !).

Isidore avait beau conserver ses instincts de petite bête lâchée sur le pavé parisien, il savait trouver en lui-même des penchants pour le noble et grand art.

Au fond il se fichait du grand art comme de sa première fessée, mais il goûtait un intense plaisir les dimanches que, généreux

par intérêt, M. Duflanc lui offrait le café-concert.

Certes, il eût peut-être pris ses jambes à son cou (manière de courir peu pratique, même pour un cul-de-jatte) si on l'avait gratifié par exemple d'un billet pour des scènes plus pompeuses. Il préférait le monde plus modeste et moins raseur des planches bouibouisardes.

La musique à flons-flons, hurlante ou pétillante, des orchestres entraînants versait dans son cœur des trésors de griserie inconnue. C'était pour lui « bien plus bath » que l'orgue de Barbarie de la fête foraine. Et puis, avec la musique, il y avait les artistes, ces êtres qu'on entoure d'un prestige quasi royal et qu'on vénère presque, entre deux salves d'applaudissements frénétiques, tellement ils paraissent au-dessus du commun des mortels.

Isidore était heureux quand, après les va-

cances habituelles, l'Elysée rouvrait enfin ses portes. Cet événement, impatiemment attendu, le remplissait de cette réelle joie que nous ressentons lorsque, après la pluie morose, le soleil daigne enfin étaler orgueilleusement l'éblouissante majesté de son hostie écarlate... (ouf !... attendez que je m'éponge !...)

Et quel soleil valait pour Isidore l'entrée féerique de son établissement préféré, le soir, alors que les guirlandes de gaz, agitées par les brises automnales, faisaient successivement briller à ses yeux les noms des « étoiles » et les titres affriolants des pièces représentées !

Ah ! il s'en fichait bien des remontrances de son vieux père Hélie qui maugréait en voyant son gamin partir le soir vers ces « mauvais lieux » de plaisir !

— Chacun son tour après tout, pensait-il, le « paternel » fait la tête parce que je

m'amuse. Il s'est amusé aussi dans le temps ! J'ai bien le droit de changer d'air. La boutique d'un cordonnier ne vaut pas le *paradis* de l'Elysée ! j'aime mieux battre la semelle en attendant le lever du rideau que sur l'établi de chez nous.

Isidore avait fichtrement raison et son père était le dernier des sots en cette occasion, de ne pas vouloir comprendre que c'est au café-concert que doit se former la jeunesse moderne, c'est à cette école de noblesse, d'énergie, d'harmonie et de beauté que les jeunes garçons doivent être dressés. C'est là qu'ils apprendront à aimer la France (... vaillance) et la gloire des batailles (... mitrailles) ; c'est là, etc.

Et puis, entre nous, c'est plus rigolo que d'aller au sermon !

CHAPITRE VII

Où par une opposition de haute littérature, le lecteur assistera après celle d'un honorable pochard, à l'apparition de la radieuse Ida de Montpétardier. L'apparition réapparaîtra dans le cours du roman, si le lecteur est bien sage.

— Allons, Julot ! viens avec moi à l'Elysée Montparnasse, ça t' f'ra passer ton mal aux ch'veux.

— J'ai...' ai... pas... as... mal... aux ch'veux... C'est la terre qui... i... i... tourne, Isidore... j' peux... eux... pas arriver... à... à... la suivre !...

C'est ainsi qu'un samedi, après la paye, Julot, l'intime copain d'Isidore, échangeait avec celui-ci le plus accidenté des dialogues.

Julot était un excellent ouvrier plombier. Excellent est peut-être exagéré. On le voyait peu à l'atelier à vrai dire. Mais il n'avait pas son pareil pour plomber la... (parfaitement) des mecs qui ne lui revenaient pas.

C'était par ce seul titre qu'il aurait pu être admis dans la distinguée corporation des plombiers parisiens.

Julot était un charmant garçon, mais parce qu'il ne portait pas un chapeau à huit reflets et qu'il ne mettait pas de gants, certaines gens prétendaient qu'il avait plutôt l'air arsouille.

Quelle opinion superficielle et peu charitable !

Et puis un chapeau à huit reflets, dites-moi donc si ça empêche les mignons petits poux-poux de sauter à l'aise ? Et les gants ? Pouah ! C'est fait pour les ongles qui ont perdu un parent !

Je vous accorde pourtant que Julot au-

rait pu mieux se tenir, surtout ce samedi où il avait reçu d'Isidore cette gracieuse invite.

Mais voilà ! Julot avait sa cuite !

Une cuite latente, encore bénigne, doucereuse et ondoyante, mais qui, pour un œil exercé, promettait les plus redoutables inconvénients aux toilettes un peu claires...

Le pauvre Isidore eût dû avoir ce soir-là cet œil exercé. Mais si l'amour est aveugle, l'amitié est souvent bien borgne. Et Zidore allait commettre une bêtise en allant avec Julot applaudir la joyeuse revue du célèbre X... (pas de réclame non payée) intitulée : *Fesse que doigt adrienne que bourra.*

Oui, son bon cœur devait lui attirer de graves ennuis par la faute de Julot obstiné dans sa cuite qu'il chérissait amoureusement, comme un époux qui, devant sa nouvelle épouse ivre de bonheur, s'écrie, en

pénétrant dans la chambre conjugale : « Enfin, saoûle !... »

Fesse que doigt avait été le plus grand succès de la saison ; les fameux établissements de la rive droite : les *Folies olympiques*, *Lutéciana* avaient joué plus de deux cents fois cette production que le célèbre X... avait consenti à signer sans en avoir écrit une seule ligne, trop occupé à... la ligne sculpturale de sa maîtresse Ida de Montpétardier, et qu'il avait fait écrire par le concierge du cabaret de la Sauterelle, homme de lettres à ses heures... quand il n'en distribuait pas !

La presse avait fait les plus louangeurs articles sur cette pièce à grand spectacle, à multiples tableaux... transparents, à jeux de mots poivrés et sexuels (poivre, aisselle). La superbe Ida de Montpétardier, avantageusement connue du tout-Paris qui s'amuse, avait voulu dans cette œuvre s'effor-

cer de ne pas montrer seulement la beauté de ses formes, mais encore d'exhiber les ressources insoupçonnées de son jeune talent.

C'est ainsi qu'elle détaillait avec une friponnerie digne de toutes les pendaisons le refrain sur les *dessous de bras* :

Rien n' vaut, messieurs, je vous l'atteste,
Pas mêm' le galb' d'un joli bas
La toison qu'un' petit' femm' leste
Fait voir quand ell' lèv' ses deux bras...

Ce que les vieux messieurs bavaient, je vous en réponds, quand Ida, qui avait créé le rôle (écrit exprès pour elle, ma chère), lançait son refrain suivi de douze couplets empreints d'un pareil souffle poétique !

Je vous prie de croire qu'ils en réclamaient plutôt treize à la douzaine, ces vieux amateurs de plats de choix !

Aussi l'annonce de la revue attirait-elle chaque soir, à la porte de l'Elysée, une affluence inaccoutumée. Et tout le quartier faisait une queue pour Ida, mais une queue !...

CHAPITRE VIII

Où le passage à tabac se révèle comme le fruit logique des mauvaises blagues.

La première partie du spectacle obtint un succès modéré après quatre ou cinq ouvertures par l'orchestre, toujours les mêmes (la ferme ! avait crié Julot irrité dans ses sentiments musicophiles) ; des « numéros » très ordinaires s'exhibèrent sans vaincre l'indifférence du public qui ne venait que pour la revue. On écouta sans entrain successivement le tourlourou de l'endroit dans *la Gamelle de Victoire*, où s'exaltait un lyrisme éperdu sur les avantages mamelliformes de la bonne amie de Pitou ; une

« romancière », Judith Letien, vint dégoiser une composition intitulée : *Si les oiseaux avaient des ailes* (grands dieux, qu'arriverait-il s'ils n'en avaient pas !) ; un comique, plus idiot que nature, vint ensuite larmoyer une complainte sur les malheurs d'un *Poseur de robinets*, à qui on posait tellement de lapins qu'il ne pouvait plus rien poser... que son bilan. Le public commençait enfin à se dérider un peu en reprenant en chœur le refrain de cette délicieuse complainte :

Je suis le poseur, seur, seur, seur de robinets
J'en pose partout, tout, tout, même aux cabinets,
Mais j'n'ai jamais l'taf taf taf, quand je m'asseois d'ssus
Car ça m'est égal, gal, gal de montrer mon...

Le reste se perdait dans les nuages de fumée que les consommateurs-fumeurs-buveurs lançaient dans la salle surchauffée.

Pendant l'entr'acte, Isidore dut suivre Ju-

lot à la buvette du théâtre et siffler, à défaut des artistes entendus jusqu'ici, de nombreux verres de vin qui achevèrent de pocharder le plombier.

La rentrée dans la salle de concert fut plutôt laborieuse. Isidore commençait à être embêté d'avoir pour compagnon ce grand garçon qui se tenait encore droit sous l'œil soupçonneux du municipal de service, mais qui « barytonnait du col », comme dit Rabelais, avec une véhémence inquiétante.

Fesse que doigt allait dérouler ses pompes : le compère de la revue lançait, entre deux défilés de p'tites femmes, des blagues sur les actualités... défraîchies par deux mois d'usage. Certaines parmi les p'tites femmes manquaient également d'actualité, mais, quelques jeunesses, aux voix acides et aux jambes en échalas, montraient en chahutant qu'elles n'avaient pas « froid aux vieux »... Une odeur étrange montait de la

scène, faite de musc, de suint de mouton et de parfum du rayon à treize. Mais à qui se fût plaint pour le désagrément de son sens olfactif plus d'une de ces dames eût pu répliquer, railleuse :

— Et la sueur ?

Le quatrième tableau venait à peine de se dérouler, symbolisant *les Nichons à travers les âges et les corsages*, que Julot, en pleine cuite, et mal indulgent, hurla du poulailler vers les dames de la figuration :

— Hé ! les gonzesses, passez-moi vos blagues, j' vas vous passer ma pipe !...

Jugez, chastes lecteurs, et vous, prudes lectrices, de l'effet déplorable qu'une telle interruption produisit sur le public pourtant habitué aux gauloiseries de tout acabit.

Un voisin de Julot voulut faire taire le gêneur, et un dialogue s'engagea pendant quelques minutes, parmi les « chut ! à la porte ! » de l'auditoire !

— J' vas t' faire coller ta chique, toi, avec ta pipe.

— De quoi? C'est à toi les gonzesses ?...

— Fous-leur la paix et à nous aussi !

— C'est-y qu' ta femme a pas d' nichons qu' tu rages de pas la voir à poil su' la scène !

— T'as pas fini d'insulter ma femme, saland !

— J' la connais ta femme : elle s'a fait enl'ver l' loupiot par le père Duflanc !

Isidore tremblait, que dans sa saoûlerie, Julot, initié aux visites du bandagiste chez Mme Hélie, ne vînt à dévoiler en plein public les mystères de l'échope paternelle !

Inutile de dire — car nous ne pouvons qu'approuver les amis de l'ordre — que le facétieux Julot fut cueilli par le cipal et mis à l'ombre pour avoir troublé la représentation. Mais il y avait eu bagarre et Isidore, qui, pour défendre son copain, s'était laissé

entraîner à comparer incongrûment le représentant de l'ordre avec de paisibles bêtes laitières, dut connaître, ce soir-là, les amères douceurs du violon municipal.

Il regretta ceux de l'Elysée-Montparnasse, tandis que Julot, rudoyé par les mains peu policées des policiers, regrettait, de son côté, ses impertinentes blagues sur « celles » des figurantes, et apprenait à ses dépens qu'il y a tabac et tabac !...

CHAPITRE IX

Où dans un beau bar à barbeaux, Isidore décide de quitter tout souci, et la maison paternelle.

Le brave père Hélie constatait avec peine le goût immodéré de son rejeton pour le café-concert. Et il était désolé de voir l'obstination mise par icelui à n'en pas ficher un coin durant le jour. Isidore allait-il en course pour « la maison », qu'il ratait toutes les commissions données. Et il usait à la fois ses chaussures et la patience longanime de ses générateurs.

Aussi les remontrances pleuvaient-elles sur sa tête, de plus en plus acerbes, et matérialisées souvent en gifles sonores, et ap-

pelait-il de tous ses vœux le jour où il pourrait, en gagnant sa vie, donner libre cours à ses instincts de vagabonde indépendance.

L'occasion s'en présenta enfin. Un soir, à l'apéritif, dans un bar mal famé (mais très femmé) de la rue de la Gaîté, le frère du souffleur de l'Elysée-Montparnasse, en bombe, l'avait présenté à un artiste équilibriste, de la troupe des Pinn-Pinn ; celui-ci, ayant besoin d'un garçon pour l'aider au cours de son travail, s'offrait à engager Isidore dont l'intelligence débrouillarde et la conversation argotique l'avaient séduit. C'était une situation pour le gamin : vingt-cinq sous par jour et nourri ! Et l'imprévu des tournées n'était pas fait pour déplaire à l'humeur vagabonde d'Isidore qui se voyait déjà représenté sur l'affiche multicolore des Pinn-Pinn, en train de disposer une pile d'assiettes truquées (la voilà bien : l'assiette au leurre !) ou de servir de tremplin à

quelque charmante dame en maillot puce, experte en l'art périlleux des sauts. Mais il fallait l'autorisation du père Hélie : consentirait-il jamais à laisser partir ainsi son fils, pour qu'il vécût de cette vie aventureuse au lieu de rester dans l'échope de l'avenue du Maine, à ressemeler du matin au soir les vieilles chaussures mises à pied comme un fonctionnaire qui a cessé de plaire ?

Tant pis, Isidore était décidé à risquer le tout pour le tout. Il en avait assez des continuelles ronchonnades de son grognon de père qui ne faisait que le sermonner chaque jour de la semelle... de la semaine, pardon! Quant au chagrin de sa mère en le voyant partir, il savait bien, le garnement, que, grâce au bandagiste Duflanc, elle n'aurait pas, lui parti, une trop grande impression de vide...

Isidore, plein d'audace, promit donc à

M. Ernest, l'équilibriste-impresario, de lui apporter le consentement paternel et, dans le cas d'un refus, de venir quand même en s'échoppant, re-pardon ! en s'échappant du logis, avec, pour tout bagage, peut-être une malle, en tout cas une malédiction grand format et un magnifique herbier de giroflées à cinq feuilles...

CHAPITRE X

Où le père Hélie, pour l'aguerrir, sans doute, à la scène, en fait une à son fils, et le menace presque de l'y jeter... (à la Seine !)

Imaginez-vous la tête du Président du Sénat à qui on viendrait intimer l'ordre de céder sa place à l'égoutier de service dans le quartier du Luxembourg. Eh bien ! cette tête n'est rien auprès de celle que fit le père Hélie, lorsque Isidore lui manifesta le désir de gagner sa vie à son tour et de quelle façon, mes braves messieurs et dames, en devenant l'aide d'un saltimbanque !

Ce fut un de ces soirs d'intimité où M. Duflanc venait chez les Charognac pour se reposer des fatigues de la journée en mangeant la bonne soupe aux choux tradition-

nelle et en faisant, après le pousse-café, sa petite partie d'écarté avec la maîtresse de céans (j'allais écrire de séant !) et de... lui-même.

Mais il y avait ce soir-là de l'électricité dans l'air (sans doute due à la pile qu'Isidore allait recevoir...).

Isidore mangeait d'une main et songeait de l'autre, occupation plus noble, convenez-en, que de la mettre dans le coffre-fort d'autrui. Songeait-il à la mort de Louis XVI, ou à la manière de gagner seize louis ? à la difficulté de caoutchouter les pneus du char de l'Etat ? à la chimère qu'ont les spirites s'occupant de finances de vouloir mettre un impôt sur le *revenant* ? à l'obstination qu'a la tour Eiffel de ne pas vouloir grandir même en prenant du fer ?

Foin de tout cela !

Isidore songeait à foutre son camp.

S'arrêtant à la fois de manger et de son-

ger, Isidore occupa cette fois ses deux mains à ramasser son courage un instant défaillant et dit à son père, respectueusement d'ailleurs :

— P'pa, j'en ai assez d' ta boîte. Tu m'engueules tout l' temps pourrerien. Tu dis que je n' saurai jamais rien fout' de mes dix doigts. Eh bien ! j' vas te montrer que j' suis capable de viv' tout seul avec mes harpions...

Le père Hélie sursauta, inquiet devant l'air décidé du gosse à vouloir discuter cette fois, jusqu'au bout, la question de savoir si, oui ou non, il aurait un jour l'honneur d'ajouter sur la porte de l'échope paternelle à la mention : *Hélie Charognac, cordonnier*, celle-ci : *Isidore Charognac fils et successeur*.

— Ah ! t'as un fier toupet, s'écria le père Hélie, tour à tour pourpre comme un champ de pavots qu'on aurait arrosé de jus de to-

mate et pâle comme un champ de navets. Ah ! t'as trouvé un métier plus avantageux que l' nôt, j' t'en félicite, mon gas ! Et si j' suis t'y indiscret d' savoir quoi qu' c'est ?

M. Duflanc s'escrimait en vain pendant ce colloque à découper un morceau de petit salé qui résistait à ses efforts impuissants. Il aurait préféré *in petto* la poitrine gélatineuse de cette sournoise de Mme Charognac. Mais vraiment le petit salé était bien aussi tenace sous la dent qu'Isidore dans ses projets. Stupide comme à son ordinaire, la digne épouse d'Hélie restait muette et impassible, faisant traîner ses savates du carreau de la cuisine au plancher de l'arrière-boutique, sans émettre le moindre avis dans la discussion. C'était la ménagère qui règle les comptes domestiques et dont l'opinion sur un autre sujet que les fourneaux importe peu ; entre la bourse ou l'avis il n'y a pas à choisir.

Pressé par son père dans ses derniers retranchements (c'étaient les fortifs, parbleu !) Isidore dut avouer sa passion déjà ancienne pour tout ce qui touchait et couchait au monde des artistes. Les fréquentations assidues à l'Elysée-Montparnasse, son brillant engagement et sa ferme résolution à ne plus respirer l'atmosphère méphitique de l'échope bouiffarde (l'alène forte est bien désagréable, comme me disait un jour le cordonnier de Mme R...).

Le père Hélie écoutait avec une rage contenue ce plaidoyer en faveur de la liberté individuelle, cette petite déclaration des droits de l'homme et du gamin qui voulait « réussir sans rien demander à personne ».

Ainsi, c'était pour en arriver là, qu'il s'était privé en faveur de ce garnement, et qu'il s'échinait, dans ce taudis où s'alignaient des escarpins aux multiples pointures, de quoi botter des derrières par douzaines ! Isidore

en avait assez de taper sur la semelle, il préférait la battre ; il en avait assez de remettre des pièces, il aimait mieux en jouer !

— Mais t'es encore qu'un sale gosse, espèce de porc à roulettes, de saucisse à patte, vomi, pomme à genoux, langouste en putréfaction, détritus de hareng saur ! ! ! Ah ! tu veux devenir cabot pac' que tu t' plains d'être enfermé et maltraité ici ! Pars, mon gars. Fais tes bagages et surtout ne r'fous pas les pieds ici, tu entends. Mais si jamais tu tombes entre les pattes des gendarmes n' compte pas sur moi pour t'en r'tirer.

M. Duflanc, pendant cette apostrophe violente, ne pipait mot. Il eût bien voulu essayer de témoigner en faveur de son jeune ami Isidore, qui facilitait inconsciemment ses intrigues louches de borgne avec la patronne, mais le père Hélie était vraiment

trop monté pour qu'on tentât l'apaisement de son diapason.

Isidore se leva de table silencieusement, passa dans ses appartements pour faire ses bagages. Faut-il ajouter qu'il n'eût pas besoin de commander un commissionnaire ?

Ce fut vite bâclé, et bouclé ! Dans une vieille valise, il entassa pêle-mêle une paire de chaussures (c'était même une paire à son père), quelques canules, à lui données jadis par M. Duflanc, et dont il s'était servi pour faire des bulles de savon, du linge, dont quelques chemises qui, pour blanchir, n'avaient jamais passé la Manche, bien que les manches en fussent passées... Et il partit, après avoir râflé encore quelques feuilletons soigneusement coupés et cousus par sa mère, friande des aventures romanesques par quoi vous nous entraînez au pays du rêve, ô bienheureux auteurs populaires, ô sous-Dumas... de cocagne !

CHAPITRE XI

Cù à la suivre par la nuit tombante, le pauvre Isidore trouve l'avenue du Maine raide.

Isidore, débarqué de cette façon tragique, talonna longuement l'indifférent asphalte. Il avait d'abord remonté l'avenue du Maine.

Pourquoi celle-là plutôt qu'une autre ?

Mystère !

Glacé par la brume froide, et lesté des cent sous à lui donnés subrepticement, au moment du départ, par le bienveillant bandagiste, son estomac tiraillé avéra le besoin d'un petit verre de rhum.

De quel côté diriger ses pas ?

— Bah ! se dit-il avec philosophie, tout chemin mène au rhum !

Il enfila donc au hasard l'avenue du

Maine, certain qu'elle l'y mainerait aussi bien qu'aucune autre.

De fait, il se trouva bientôt, sans savoir comme, devant le bar de la rue de la Gaîté. Il tendit le cou, dans l'espoir d'y voir, près du zinc, quelque zig, par exemple M. Ernest, avec qui il souhaitait signer son brillant engagement d'entrée dans la troupe des Pinn-Pinn. Mais il n'aperçut nulle tête de connaissance. C'était bien là sa veine !

Il entra.

Dans un coin de la salle, il vit, accompagné d'une personne au visage allongé de Mauresque *(o tempora, o mauresque !)* un jeune homme élégant, évidemment en quête d'observations psychologiques. A part eux, le public habituel : des adolescents aux rouflaquettes inquiétantes, à qui, de temps à autre, des jeunesses en cheveux venaient apporter le fruit monnayé de leurs veilles laborieuses... Un peintre dans la débine,

qui, las de vendre ses croûtes pour un morceau de pain, s'était fait acrobate de plein vent, et avait lâché le grand art pour le grand écart... Au fond de la salle, une femme aux yeux de braise se remettait péniblement d'une des crises de nerfs auxquelles elle était sujette (une vraie machine à vapeurs, cette femme !...)

Isidore s'assit à une table écartée, et, triste de n'avoir point, à ses côtés, de Juliette, il se commanda un rhum et eau.

Puis, aux accents de la *Valse des Roses*, hurlée par un orgue électrique, il songea.

Il songea pendant des heures.

Il songeait encore, lorsque des bribes d'une conversation argotique, proférée derrière lui, lui firent dresser l'oreille. Et c'est ainsi qu'il connut, avec un trouble de révolte qu'un « Costeau de Plaisance » avait formé le dessein d'aller, le lendemain, « faire » la chambre d'une jeune ouvrière

fleuriste, Hortense Bouton, demeurant à un cinquième de la rue Pernety. Il y avait là un bon coup à tenter. Le Costeau avait vu la veille, au bureau de poste de la rue Littré, cette jeune ouvrière toucher deux cents balles, montant d'un livret de caisse d'épargne, et avait surpris l'adresse de la jeune fille.

C'était une affaire très bath, sans danger, la fillette étant absente l'après-midi comme il avait pu s'en assurer, en la filant, et en s'informant innocemment auprès de la concierge.

Isidore, malgré son peu de goût pour l'observation de la civilité et son besoin effréné d'indépendance, avait l'âme honnête.

En surprenant cette conversation criminelle, sa conscience de gosse de quinze ans fut indignée. Il résolut de sauver la jeune ouvrière du péril qui la menaçait et de la prévenir dès le lendemain matin pour qu'elle échappât à ce cambriolage odieux.

Isidore paya sa consommation et partit, sa légère valise sous le bras, à la recherche d'un gîte pour finir la nuit.

Il redescendit la rue de la Gaîté. Devant la gare Montparnasse, des dames accueillantes, le prenant pour un jeune émigrant, s'offrirent à l'hospitaliser pour une somme minime. Isidore, malgré ses quinze ans, en paraissait bien vingt. Il était bien bâti ; ce jeune gars, familier avec le vocabulaire de ces dames dont il avait connu quelques échantillons sur les fortifs de Montrouge, leur prouva qu'il ne venait pas de sa province... Il se laisse mener pour une légère pièce blanche dans un vieil hôtel puant et crasseux où les murs suintaient affreusement. Au fond d'une salle basse, parmi trois femmes et deux hommes qui jouaient aux cartes, il reconnut la môme Titine qui avait été cause jadis d'une magistrale fessée donnée par le père Hélie, mais il fit semblant

de ne pas la voir, l'ingrat, l'ayant trop vue sans doute.

La compagne momentanée d'Isidore était une forte femelle, grande, brune, et dont les formes, comme la conversation, étaient peut-être plus grasses que gracieuses. Le visage du jeune homme l'aguichant, elle lui fit comprendre qu'elle accomplissait, ce soir-là, sans déplaisir, le sacerdoce pour la facilité duquel la Préfecture de police lui confiait un coupe-file bi-mensuel. Du mieux qu'il put, Isidore remplit ses désirs. Et, s'il ne se coucha pas, cette nuit-là avec les poules, du moins se comporta-t-il comme un coq.

CHAPITRE XII

Où après avoir éteint ses sens mais allumé la lampe à essence, Isidore vole au secours de Mlle Hortense Bouton.

Cinq heures du matin sonnaient péniblement à la superbe pendule à neuf quatre-vingt-quinze qui ornait le dessus de cheminée de la chambre d'hôtel où Isidore venait de passer sa première nuit d'homme libre.

Isidore se leva. Il alluma la lampe qui remplaçait l'électricité encore absente de cette hospitalière maison. Il se rappela qu'il avait une journée à bien employer : prévenir Mlle Bouton et retrouver l'impresario Ernest, en vue de son engagement dans la troupe des Pinn-Pinn.

Il échappa, non sans quelque difficulté aux étreintes de sa compagne qui, dans un débordement de confidences, lui avait, dans les entr'actes passionnels, raconté sa vie.

Amélie Mécouyet, inscrite régulièrement sur le grand-livre de la traite publique (la traite des blanches, des rondes, des noires, et des (ac)-croche-cœurs) dite Tinette dans l'intimité (parce qu'on l'avait rencontrée en tous lieux), avait trente-trois ans, de nombreuses campagnes et pas mal de blessures dans l'armée du vice. Elle était en ce moment la maîtresse du « Costeau de Plaisance », le futur cambrioleur d'Hortense Bouton qui avait, ô fatalité, un nouveau rival qu'Isidore reconnut bientôt, par certains détails caractéristiques, pour être son vieux Julot, plombier, dont les habitudes plutôt saoûlographiques cordaient une pleine orgie cordée avec l'intempérance notoire de Tinette.

Mais Isidore était trop galant homme pour trahir auprès d'une femme non moins galante les secrets de l'amitié. Il feignit de ne pas connaître Julot tout en se promettant bien d'avertir celui-ci, à leur prochaine rencontre, du dangereux rival dont il était en train de supplanter l'autorité auprès de la brune aux trente-trois printemps. Un plus noble devoir le réclamait : il régla majestueusement le montant des consommations (Amélie n'avait pris qu'un bock), le prix de l'hospitalité et descendit le Splendid-Hôtel, pied-à-terre de toutes les punaises du quartier, pour filer chez Julot déposer sa valise et passer rue Pernety avertir Hortense Bouton du sort qui l'attendait.

Julot n'était pas chez lui, le commissaire ayant jugé utile de le retenir quelques heures pour converser avec lui. Isidore, connu de sa concierge, déposa momentanément sa valise dans la loge et fila rue Pernety.

La rue Pernety, un peu moins large que l'avenue des Champs-Elysées et moins encombrée d'autos, n'ayant rien de remarquable en fait de monuments historiques, sinon qu'elle abrita quelque temps l'immortel compositeur de la musique de *Viens, Moumoule*, nous croyons inutile d'en détailler à nos lecteurs archéologues les beautés absentes.

Qu'il nous suffise de dire qu'au 69 de cette voie éminemment quelconque habitait une gentille petite ouvrière fleuriste, gentille d'ailleurs comme toutes les petites ouvrières parisiennes. Mais Mlle Hortense Bouton — un bouton en fleur, comme lui répétaient à peu près cinq ou six fois par jour les galants commis épiciers du quartier — était encore plus gentille que les autres. Elle n'avait d'abord aucune prétention à rouler autre chose que des tiges artificielles et ne cherchait nullement à rouler ses compagnes

en leur racontant d'improbables aventures sentimentales. On la blaguait à ce sujet. Jamais le soir elle ne se faisait accompagner par quelque godelureau imbécile et bien mis qui n'eût pas demandé mieux que de lui faire apprécier la finesse de ses caleçons de soie. On l'appelait ingénument, à l'atelier, le « boulevard Raspail ».

Quel rapport pouvait bien avoir la charmante enfant avec cette avenue encore incomplètement percée ? Je me le suis toujours demandé...

Quoi qu'il en soit, Mlle Hortense ne se formalisait pas de ces réflexions bizarres. Elle en riait au contraire et disait qu'elle n'avait pas encore trouvé l'élu de son choix. Sa joliesse pourtant attirait et charmait. Elle avait de magnifiques cheveux blonds, un blond vénitien (ô les blonds de Venise ! eût dit Casanova). Sa démarche était élégante et gracieuse. Elle allait d'un pas rapide et dé-

gagé, ce qui obligeait les vieux marcheurs à ne la suivre... que des yeux. Elle s'habillait d'un rien, avec beaucoup de chiffons autour. Son intelligence était aussi agréable que son physique. Elle n'était point sotte et la meilleure preuve en était qu'elle avait toujours refusé de faire partie des cours de chant qu'un célèbre musicien Théodore Plancher, l'auteur d'*Eugénie*, fonda pour trouver sa voie en exploitant *celle* des autres...

Mlle Hortense réalisait donc en « modern style » le type classique de Jenny l'ouvrière. Et sa connaissance devait récompenser amplement Isidore de sa bonne action.

CHAPITRE XIII

Où Mlle Bouton tourne « celui » de sa porte et bénit le Ciel de l'ange gardien qui lui est envoyé pour sauver son petit capital.

— J'y vais, madame Camus !

C'est ainsi que répondait au jeune Isidore Charognac cognant à la porte du cinquième la jeune Hortense croyant répondre à sa pipelette.

Jugez de son effarement lorsqu'elle fut en présence du mâle adolescent ! Elle commençait à pester contre la mère Camus qui avait laissé monter Isidore, pensant que c'était un garçon de courses de l'atelier de fleurs venant pour chercher un travail urgent. Mais Isidore n'avait dans ses manières

aucune intention agressive. Il s'excusa au contraire très poliment de venir troubler de si bonne heure Mlle Bouton. Il avait une grave communication à lui faire. Mlle Bouton l'écouta attentivement.

Isidore se présenta — déjà ! — comme artiste lyrique attaché à l'Elysée-Montparnasse, pieux mensonge qui lui valut d'attirer la sympathie de son interlocutrice, curieuse, comme toutes les Parisiennes, des choses du théâtre. Il raconta la conversation surprise la veille, par hasard, au bar de la rue de la Gaîté, les projets du « Costeau de Plaisance » et l'insécurité de garder les deux cents francs dans cette chambrette. Il proposa à Mlle Bouton la combinaison suivante : on laisserait opérer le Costeau et cachés dans un couloir voisin tous deux crieraient au voleur et l'on s'emparerait du cambrioleur qui devait venir vers trois plombes (trois heures, en argot).

Mlle Bouton remercia Isidore de sa démarche si désintéressée, mais elle craignit un moment que le jeune homme ne fût un complice habile et que lui aussi ne vînt prendre une petite avance le matin sur les deux beaux billets de banque...

Isidore avait compris son hésitation dans ses beaux yeux clairs et francs. Il jura ses grands dieux qu'il était un honnête garçon. tira à tout hasard « ses papiers » du fond d'une poche : une carte de visite de M. Duflanc qu'il présenta comme son oncle et un prospectus de chez Charognac, son... tuteur (il n'osait avouer son départ précipité de l'échope paternelle). Mlle Bouton voulut bien dissiper ses craintes. Elle se dit qu'après tout la maison, encore pleine d'ouvriers se préparant à partir pour le travail quotidien, lui offrait des chances de secours en cas d'alerte.

Et puis le gamin était amusant, malgré

ses grands airs tragiques de vengeur improvisé. Elle pouvait donc accepter la proposition d'Isidore qui devait revenir vers deux heures, muni préalablement d'un solide nerf de bœuf ; car si l'argent est le nerf de la guerre, le nerf de bœuf est un bon auxiliaire de l'agent...

L'heure du crime arriva...

Isidore, déguisé en *deus ex machina*, se tenait avec Mlle Bouton, quelque peu tremblante, au fond du sombre corridor où, cachés, ils pouvaient néanmoins tous deux distinguer le Costeau et l'interrompre au sortir de son petit travail...

Le Costeau avait pris la veste bleue et les outils du plombier Julot, à l'ombre en ce moment pour tapage nocturne et qui reposaient près du lit de Tinette, cette charmante femelle, objet de leurs simultanées convoitises. De cette façon, il s'était fait passer, aux yeux de la trop confiante mère

Camus, pour un ouvrier chargé des réparations aux « plombs » du cinquième. Mais il y avait dans la boîte quelques jolies pinces en usage chez les monseigneurs de l'effraction.

Le Costeau ouvrit avec la plus déplorable facilité et sans s'arrêter aux bagatelles de la porte, la chambre de Mlle Hortense.

Il est fort heureux — nous le leur révélons aujourd'hui — que la petite ouvrière et son défenseur n'aient pas été autrement curieux, car ils eussent vu quel sourire de satisfaction illumina la face plutôt blafarde du Costeau, lorsqu'il s'aperçut que la solitude la plus rassurante facilitait son petit inventaire.

L'habitude du métier lui fit vite découvrir l'enveloppe où se pelotonnaient les jolis fafiots plus bleus que le ciel de la Côte d'azur.

— Au voleur ! au voleur ! Arrêtez-le ! arrêtez-le !

Ah ! qu'il est parfois utile d'avoir de la gueule !

Je vous assure que celle d'Isidore s'entendait autant que le canon qui, sur le coup de midi, en tire *un* à la Tour Eiffel (le canon est sans pudeur...)

Le Costeau ne s'attendait pas à être troublé dans ses opérations, il s'apprêtait à descendre quatre à quatre les cinq étages de la maison lorsqu'il reçut un violent coup de nerf de bœuf qui le paralysa instantanément. Toute la maison, imitant le Manoir à l'envers de l'Exposition de 1900, fut sens dessus dessous : vingt locataires tombèrent à poings plutôt déployés sur le cambrioleur. Tandis qu'une vieille dame au second étage hurlait au scandale : la propriétaire, qui, reconstituant le drame à sa façon, voyait *in petto* (si j'ose ainsi m'exprimer) dans le Costeau un amant supplanté par Isidore dans les bonnes grâces de

Mlle Hortense et se promettait de donner prochainement congé à cette jeune personne hypocrite...

Cependant, solidement ficelé, ficelé comme un drame d'Adrien Sardur, le Costeau venait de reconnaître Isidore, et retournait, dans sa tête, des plans de vengeance machiavéliques et raffinés.

Ah ! le galopin s'était fait, pour une blonde, l'auxiliaire de la rousse ! Eh bien ! il lui promettait, pour sa sortie de prison, un de ces décousages artistiques que ne saurait réparer nulle machine à coudre, fût-elle de la célèbre marque XXX, ou de celles qui s'efforcent, en vain, de la Singer...

CHAPITRE XIV

Où Isidore, désolé de ne pouvoir se faire engager dans la troupe des Pinn-Pinn, s'engage... dans une impasse mal pavée.

Ah ! le père Hélie Charognac ne se doutait guère de la vie accidentée que menait son gredin de fils depuis vingt-quatre heures ! Il était persuadé qu'Isidore vaincu reviendrait bientôt implorer son pardon à la maison et reprendre le tablier d'apprenti bouif qu'il avait rendu d'une manière si outrageante pour la dignité du *pater familias*.

Mais la décision prise par Isidore de faire son chemin tout seul était mieux ancrée dans son esprit qu'un croiseur de M. Pelletan dans la baie d'Along.

Isidore n'oubliait pas M. Ernest, l'impresario des Pinn-Pinn. Il courut donc après cette journée agitée jusqu'au bar de la rue de la Gaîté, non sans une secrète terreur qu'un affilié à la bande du « Costeau de Plaisance » ayant eu bruit du coup manqué chez Mlle Bouton ne lui réglât rapidement son affaire.

Il eut l'heureuse surprise de rencontrer Julot que le commissaire avait daigné relâcher après sévère admonestation.

Ah ! notre cher Isidore en avait plutôt long à raconter à son copain, depuis son séjour chez Amélie Mécouyet jusqu'à l'arrestation du Costeau, son dangereux rival.

Julot serrait les poings et aurait tout cassé dans le bar si la perspective de coucher encore au violon n'eût retenu ses violences furibondes. Il ne songeait qu'à une chose, qu'à démolir cette crapule de Costeau, car il était amoureux fou de Tinette

(l'amour a un bandeau sur les yeux, qui fait biaiser les baisers).

Il se promettait bien aussi de venger le brave Isidore au cas où la bande, obéissant aux ordres d'un chef redouté, opérerait en participation le décousage du jeune homme.

Isidore remercia chaleureusement son ami qui lui donnait de tels élans de dévouement, et courut à l'Elysée-Montparnasse, afin de voir M. Ernest.

Après trois heures d'attente, impatienté, il résolut d'aller demander à la direction de l'Elysée « si M. Ernest viendrait ce soir ». Au fond d'un couloir éclairé au gaz, assis devant une table boiteuse, un régisseur, ayant la grâce du bouledogue, lisait le *Petit Journal* sans daigner faire attention aux personnes qui attendaient leur tour d'être reçus chez M. le Directeur. Il y avait là deux filles abondamment fardées, tristes et mal

habillées ; l'une se plaignait à l'autre que M. le Directeur lui avait retiré dans la revue *Fesse que doigt* le rôle de la dame aimable et suffisamment dégrafée qui figurait la scène des nichons, sous prétexte que le ministère des Cultes ne voulait plus que le culte des seins fût exercé en France... Isidore fut un peu désenchanté de voir de près si piteuse mine à celle qui récoltait, de loin, tant de succès pour son aguichante façon de se faire comprendre du spectateur tout en ne soufflant mot (du reste elle appliquait excellemment le proverbe qui dit que souffler n'est pas jouer : elle ne soufflait pas, donc elle jouait...)

La petite dame racontait aussi à son amie l'événement du quartier, l'arrestation du « Costeau », chéri de certaines dames du corps de ballet élyséen et, prétendait-elle, en particulier, de cette poseuse d'Ida de Montpétardier.

Pour le coup Isidore comprenait de moins en moins les mystères du cœur féminin ; les amours de Julot et d'Amélie Mécouyet l'avaient déjà passablement ébaubi ; et d'apprendre un rapprochement possible entre cette crapule de Costeau et l'affriolante Ida, cela dépassait ses conceptions psychologiques.

Pour le moment Isidore rêvait d'amour pur et idéal. Il avait éprouvé un frisson inconnu en recevant dans ses bras le jeune corps de Mlle Bouton défaillante, au moment de la fuite mouvementée de son voleur. Isidore rêvait... lorsqu'il s'aperçut qu'il était seul dans le couloir et que le bouledogue-régisseur rugissait en lui demandant poliment « ce qu'y v'nait fout' chez l' Directeur ». Isidore répondit timidement qu'il venait s'informer de M. Ernest, le chef de la troupe des Pinn-Pinn, qui devait débuter le lendemain sur la scène du café-concert de

la rue de la Gaîté, et qui lui avait promis de l'employer comme auxiliaire au cours de ses représentations.

Le régisseur daigna transmettre à son patron la requête du jeune homme. Isidore aurait bien voulu être introduit en personne auprès du patron, mais son aspect trop juvénile encore lui interdisait un tel honneur. Le bouledogue revint quelques instants après, en apprenant à Isidore que M. Ernest, de son vrai nom Stan Cabestanu, sujet hongrois, étant sous la menace d'un arrêté d'expulsion, venait de décamper prudemment laissant même dans « un foutu embarras M. le Directeur » ; Isidore pouvait donc démolir le brillant château en Espagne qu'il avait déjà construit avec les bénéfices de son engagement dans la troupe des Pinn-Pinn !...

Le pauvre garçon était dans une impasse sans issue, une impasse où le mauvais Des-

tin lui eût fait ce soir-là le coup du père François, si, pour récompenser sa bonne action du tantôt, Eros, moins rosse que le susdit Destin, n'avait veillé sur lui...

LIVRE II

CHAPITRE PREMIER

Comment le dieu des amoureux fait trouver à Isidore le repos, le gîte et le reste.

Isidore errait donc comme un âne en peine, privé de chardons, dans le vaste champ des méditations les plus déprimantes. Irait-il honteusement implorer son pardon auprès de sa famille éplorée ? Rôderait-il près de la boutique de l'excellent M. Duflanc pour le « taper » de quelques pièces blanches utiles à soutenir les pre-

miers pas d'une liberté encore pesante ? Il craignait que, dans un accès de jalousie avec sa mère, le bandagiste ne lâchât sa ceinture en racontant la démarche d'Isidore, ce qui l'eût humilié aux yeux du père Hélie.

Mais la lune était belle ce soir-là et Mlle Hortense était triste... Les soupçons de sa propriétaire, parvenus jusqu'à elle, l'avaient profondément affligée. Si c'était Dieu possible ! Etre ainsi traitée comme une « créature » et ne pas pouvoir s'expliquer clairement avec cette chipie de vieille dame qui déclarait ne plus pouvoir garder Mlle Bouton sous prétexte que « sa conduite avait déprécié la valeur de son immeuble ».

La conduite de Mlle Bouton était en tout cas moins répréhensible que celle du gaz qui exprimait à chaque étage les plaintes inodoriférantes d'une fuite dangereuse comme un mauvais roman, si elle se fût répandue dans

la maison voisine (la fuite aux prochains numéros, quoi!...)

Mlle Bouton se dirigeait donc sans entrain vers le petit restaurant habituel où elle prenait ses repas empreints d'une frugalité édifiante, lorsqu'elle rencontra le jeune Isidore qui à tout autre moment l'eût dévorée des yeux, mais ne songeait qu'à avaler ceux d'un bouillon régénérateur.

Mlle Bouton avait le cœur tendre... Elle devina la misère cachée de son jeune sauveur et, compatissante, elle invita Isidore à partager son modeste dîner, dans le restaurant tranquille et discret où ils pourraient causer à l'aise de cette journée supérieurement accidentée qu'ils avaient vécue tous les deux...

Isidore accepta volontiers l'offre bienveillante de la gentille ouvrière. Elle lui permettrait de confier à Mlle Hortense ses beaux projets d'avenir. Il n'avait pas encore ren-

contré quelqu'un à qui épancher son pauvre cœur de gavroche. Il n'avait connu que les donzelles défraîchies qui font le plus bel ornement des fortifs. Ce n'est pas parmi la mousse foulée par ces mousse-més parisiennes qu'il pouvait cueillir cette « petite fleur bleue » du vrai amour (bleue ? d'autres m'ont dit rose... après tout, vous choisirez !)

Et voilà que ce soir, Isidore, hier encore familier de la Tinette qui l'avait « enlevé » pour une nuit près de la gare Montparnasse, pouvait causer avec une vraie et sympathique jeune fille, aux manières « comme il faut » et si gentiment habillée qu'elle devait sûrement se fournir rue de la Paix.

Mlle Hortense éprouvait de son côté plus que de la sympathie reconnaissante pour ce jeune homme qui, au risque de recevoir un mauvais coup et sans la connaître, mais parce qu'elle était en danger, était venu lui

offrir du secours comme il l'eût, dehors, retirée sous le tramway de la Bastille ou saisie violemment pour la détourner d'une auto menaçante, obéissant en cela à cet esprit de dévouement et de sacrifice inné au cœur français. *(Applaudissements au centre.)*

Mlle Hortense, qui n'avait jamais songé à profiter des multiples occasions que lui offraient les rencontres de la rue, considérait sans déplaisir Isidore aux traits irréguliers, à la « va comme j' te pousse », mais aux yeux malicieux et braves.

Elle n'avait plus de parents qui eussent contrecarré ses actes ou sa manière de vivre; libre comme l'air, comme l'air de la *Marseillaise*, chant de liberté par excellence, elle pouvait faire ce qu'il lui plaisait en dehors de son métier de fleuriste qui lui permettait une existence modeste mais assurée. Il lui avait ces temps derniers pris fantaisie d'acheter un petit mobilier de pitchpin, un

rêve depuis longtemps caressé... voilà pourquoi elle avait retiré ses petites économies de la caisse d'épargne...

Et maintenant voilà que, poursuivant son rêve, elle entrevoyait vaguement, et presque inconsciemment encore, un lit à deux places, un lit où, par l'effet d'une arithmétique amoureuse, un et un font un... un et un font trois parfois... un et un font...

Et puis, vous savez très bien ce qu'ils font !...

CHAPITRE II

Où le parc Montsouris sourit à nos deux amoureux.

Isidore comprit-il les pensées confuses qui tourbillonnaient en la jolie tête de la jeune fille ? En se levant de table, il avait doucement serré la main fine et fluette de Mlle Hortense, puis, à la complicité de l'ombre où ils erraient maintenant, il s'était enhardi jusqu'à enlacer la taille de sa compagne, taille moins étroite que celle de Mlle Polaire, mais au haut de laquelle, du côté face, deux jolis seins tendaient leurs pointes qu'on devinait rosées.

On le laissait faire...

Isidore pensa à cet instant à la malédiction de son père qui lui avait dit qu'il ne

saurait jamais rien faire de ses dix doigts. Prédiction imprudente ! Ce n'est pas dix, c'est vingt, c'est cent, c'est mille doigts qu'il aurait voulu posséder en ces minutes bienheureuses où M[lle] Bouton dégrafait petit à petit son jeune cœur, avant d'entr'ouvrir son corsage. Le printemps versait dans les veines son philtre d'amour. Les jeunes gens marchaient maintenant du côté du parc Montsouris. Ils entrèrent dans le vaste jardin où, sur les bancs, s'alanguissaient des couples grisés ; mais il y a loin des couples aux lèvres et un tel spectacle ne pouvait encore attirer les foudres des sévères gardiens municipaux qui envoient faire foudre ceux qui voudraient lancer trop de propos... en l'air et presser de trop près leurs partenaires au jeu d'amour.

(Encore une restriction à la liberté de la presse!)

Isidore pouvait se vanter du joli chopin

qu'il était en train de faire, le coquin, sans se douter que sa chopine — pardon, sa copine — marchait avec ivresse dans le même sentier fichtrement sensuel que lui.

Tous les amoureux savent (Abélard seul pourrait nous contredire, mais il *en* est mort...) les éternelles phrases éperdues qu'on échange en guise de préambule au contact fatal de deux épidermes ; nous croyons nous dispenser de trahir les secrets de Mlle Hortense abandonnée, donc tenue nerveusement, entre les bras d'Isidore.

Le parc de Montsouris allait fermer ses portes. Derrière un tourlourou, futur Napoléon sans doute, qui s'en allait avec une petite bobonne du quartier (déjà Napoléon perçait sous bonne-à-parc...), Isidore et Mlle Hortense marchaient pensifs, embarrassés sur la façon de se quitter.

« Au fait, songeait Isidore, si nous ne nous quittions pas ? »

Il pressa plus tendrement sa compagne et devina qu'il n'avait pas besoin de formuler sa pensée.

Car sa compagne pensait la même chose que lui...

CHAPITRE III

Où nos amoureux accomplissent le geste éternel dans un cadre qui ne rappelle que de loin celui de l'embarquement pour Cythère. (Le lecteur qui voudra pénétrer à notre suite dans leur chambre d'hôtel est prié d'y marcher sur la pointe des pieds et de... s'y taire.)

Tous nos lecteurs qui ont eu l'occasion de s'égarer dans leur vie, non pas dans une forêt vierge (il n'y a plus de forêts et il reste si peu de vierges), mais dans les quartiers éloignés de la capitale ne connaissent peut-être point l'hôtel du Sanglier situé avenue de Montsouris, non loin de la rue de la Tombe-Issoire. Ah ! je vous promets que cet hôtel du Sanglier contenait de drôles de

hures ; la maison était bien tenue au doigt et à l'œil... à l'œil de la police des garnis.

(Au fait pourquoi appelle-t-on *garni* l'endroit où vont s'étirer pendant quelques heures nocturnes les chevaliers de la bourse plate ?)

La maison était le modèle de l'hospitalité la plus écossaise. Une matrone de face respectable, mais de pile jadis si peu... respectée, accueillait favorablement les couples désireux d'échanger, à l'abri des regards indiscrets, le fond de leurs pensées.

Il faut croire que ces pensées avaient un grand besoin d'eau pour éclore, car on n'entendait dans tout l'immeuble consacré à ces jeux innocents que des bruits de liquides transvasés...

Dire que l'*Hôtel du Sanglier* faisait concurrence sur la rive gauche à l'*Hôtel Terminus*, par exemple, serait d'abord faire une grossière injure à cette maison précitée et

mentir amplement ensuite, car les habitués de « ce charmant séjour » ne constituaient pas ce qu'on appelle précisément « la noble compagnie » : les petites ouvrières, les bonnes des environs venaient la plupart commencer là une de ces idylles qui s'achèvent parfois plus loin, rue Denfert-Rochereau, à la clinique du bon Dr Pinard qui semble avoir été prédestiné par la Providence pour être voué à la science gynécologique.

Les couples mystérieux appréciaient surtout dans cette maison propice aux épanchements intimes la célérité du service ; ils n'avaient pas à redouter de faire la queue, chose habituelle dans des boîtes moins bien agencées ; et puis, ils étaient si bien compris du garçon de la maison, le grand Philippe, un brun très barbu au nez bourgeonné !

Le grand Philippe était pourtant très

connu dans la bande du néfaste « Costeau de Plaisance », mais fort désavantageusement, car on le soupçonnait d'être un précieux indicateur de la police ; il avait déjà aidé à faire pister de soi-disant « frères et amis ». On craignait donc comme la... piste, dans un certain monde, ce véritable indicateur des chemins de frères...

Le grand Philippe savait s'adapter aux nécessités du milieu où il vivait. Il savait s'attacher la clientèle, par la propreté et la quiétude qu'il lui procurait. Et, de fait, nul hygiéniste méticuleux n'eût pu relever sur le papier des chambres pourtant jauni et passé (quoi d'étonnant en ces lieux où l'on... passe) la moindre rosette de légion d'honneur que lègue, en mourant, la punaise qu'un doigt brutal écrase...

Pour vingt sous on avait donc un sourire de la patronne, tout ce qu'il faut pour ne pas initier le soleil, la lune, les étoiles et les

passants aux petites misères de la nature humaine, et les soins vigilants et quasi paternels du grand Philippe.

C'est donc en cet aimable asile que Mlle Hortense et Isidore résolurent de faire philippine.

CHAPITRE IV

Suite du précédent.

— Je t'aime ! disait-elle.

— Je t'adore ! lui répondait-il.

— Tes lèvres! lui demandait-elle.

— Ta bouche ! lui répliquait-il.

Ainsi débutait le dialogue d'amour par lequel nos deux jeunes gens préludèrent un drame passionnel, différant de ceux de la scène en ce qu'il ne devient intéressant que lorsqu'on baisse le rideau... au lieu de le lever.

Avant de fermer la porte de la chambre, le grand Philippe qui avait bien recommandé à Isidore que « si monsieur désirait quelque chose, monsieur n'avait qu'à ouvrir

le vasistas et siffler trois coups », Isidore remercia et, congédiant le larbin, se retourna : Mlle Hortense pleurait.

Un tel spectacle émut profondément l'âme sentimentale du jeune homme. Ah ! ce n'était pas avec la môme Tinette qu'il allait ce soir gravir la montagne du plaisir !

Avant de gravir il devait aussi ravir...

Mlle Hortense pleurait toujours et ces larmes ne la rendaient pourtant pas si ridicule ; c'était l'effet d'une émotion douce et pénible à la fois. Elle analysait sa conduite sans trouver la moindre trace de remords, cet oxyde qui ronge le fer des consciences les mieux trempées.

Que faisait-elle de répréhensible, en somme, près d'un sommier ?

Elle avait toujours trouvé grotesque les mariés mal en(di)manchés qui se trimballent dans un landau de louage, suivi d'un char-à-bancs rempli de gens braillards,

soufflant, dans des mirlitons, des hymnes à la gloire des conjoints. Elle n'avait pas le préjugé du collage légal.

Le jeune Isidore lui avait plu. Elle ne s'était pas souciée du poids de sa bourse. Son dévouement généreux lui faisait présager un garçon de cœur. Elle allait se donner à lui, sans souci de l'avenir, simplement parce que, ce soir-là, il y avait de l'amour en l'air...

Isidore s'analysait moins. Il pensait sommairement d'une manière un peu égoïste sans doute, que Mlle Hortense, consentant à être gentille pour lui ce soir, le serait peut-être le lendemain et les jours suivants et qu'en outre de la compagnie d'une gentille petite femme, cela permettait d'attendre une occupation quelconque, puisqu'à tant de bonheur le malheur s'était joint et avait voulu qu'Isidore, échappé du logis paternel devenu intenable, perdît encore la ressource

de son engagement dans la troupe des Pinn-Pinn...

La grammaire nous enseigne que les trois éléments de l'analyse sont le sujet, le verbe et l'attribut.

Le sujet des deux analyses précitées était l'amour.

Le verbe consistait en de doux aveux.

L'attribut, c'était... ce qui surgit dans la petite chambrette lorsque M[lle] Hortense eut progressivement fait glisser ses vêtements à terre, tandis qu'à la vue de la jeune fleuriste, prête à être effeuillée, Isidore sentait se dresser en lui (rassurez-vous) les sentiments les plus tendres...

Ah ! le grand Philippe n'avait eu, de longtemps, pareille aubaine, à travers le trou de la serrure !

. . . .

L'*Epitome historiæ sanctæ* nous dit qu'à trois heures de l'après-midi, le voile du

temple se déchira, le jour de la mort de Jésus-Christ.

Cette nuit moins historique, à trois heures, également, un analogue phénomène se produisit ; mais c'était Mlle Bouton qui commençait à vivre...

CHAPITRE V

Où les deux jeunes amants décident de faire leur voyage de noces à Montparnasse-Montmartre, en passant par les diverses péripéties d'un déménagement laborieux.

Paris, pourtant bien fortifié, sera peut-être un jour cerné ; mais il le sera moins que les yeux d'Isidore et ceux d'Hortense, au matin d'une nuit follement agitée.

Les personnes qui fréquentent les salons bien tenus, ceux de peinture, ont souvenance du dernier tableau de M. Rochegrosse intitulé : *Joie rouge*, représentant des femmes nues renversées par des cavaliers assez cavaliers, en effet.

Il n'y avait pas de cavaliers dans la chambre de l'*Hôtel du Sanglier* (qui ne logeait qu'à pied et à... petit cheval), mais il y

avait une femme nue, et quelle joie rouge !...

Isidore siffla par trois fois, et par le vasistas, pour réclamer un supplément à la trop sommaire lingerie octroyée aux clients à vingt ronds.

Le grand Philippe surgit, avec un sourire si fichtrement renseigné que les deux tourtereaux se troublèrent comme des tourtes ; puis il disparut, discrètement d'ailleurs, après avoir bien considéré, au jour, les jeunes gens, au cas où dame Police aurait eu recours à ses services : on enlève tellement de jeunes filles à Paris !

Tout en opérant leur toilette, Isidore et Hortense échangeaient leurs projets d'avenir.

Qu'allait-il résulter de ces deux jours de sympathie si rapidement transformée en amitié et, par la fatalité de la température, en amour violent ?

Isidore et Hortense ne s'étaient rien caché l'un à l'autre — à tous les points de vue, d'ailleurs.

Hortense décida d'aller à la recherche d'un logis commun.

Il était peu prudent de rester plus longtemps à l'*Hôtel du Sanglier*, qui manquait vraiment de cette *respectability* que les couples, même appartement à une démocratie libérale comme la nôtre, ont le droit de désirer...

Isidore voulait changer de quartier. Ce n'étaient pourtant pas ceux de sa noblesse qui l'incommodaient. Mais tout comme les Parisiens qui, aimant à renouveler leur impondérable ballon d'oxygène une fois par semaine, décident de pousser une pointe jusqu'à celle de l'île de la Grande-Jatte ou manger des frites, — si peu frites ! — sur le gazon roussi, — trop roussi ! — du bois de Vincennes, le sympathique amant de

Mlle Hortense en avait soupé des régions montparnassiennes.

Obéissant à cette contradiction, qui fait, par exemple, que certains maris mangent des asperges tout en les détestant, mais simplement parce que leurs femmes, tout en les aimant, n'en mangent pas, — Isidore songea que la butte Montmartre était tout indiquée pour abriter sa fraîche idylle avec Hortense.

Les deux jeunes amants connaissaient peu Montmartre, et malgré le proverbe qui prétend que comme on connaît les seins, on les honore, ils étaient attirés tout de même vers cette « mamelle du monde », comme a dit un immortel cabaretier, maintenant en bière, après avoir vendu tant de canettes à prix fort et qu'un Autrichien en goguette surnomma certaine nuit que les chats étaient noirs : l'archizut Rodolphe…

La gentille Hortense opina.

Elle avait décidément un excellent caractère. Isidore se félicitait de l'heureux choix qu'il fit en tombant — avec des précautions très affectueuses — sur cette sympathique créature.

Quand Hortense reparut au 69 de la rue Pernety, vous pensez si sa brave concierge, la mère Camus, fit un nez ! Hortense avait prévu la surprise de cet accueil ; elle s'était munie d'énormes cornets de tabac à priser pour amener la cerbère à faire prisette, non... risette, au cas où une mauvaise nuit eût modifié d'une manière trop pessimiste le caméléonesque caractère de la susdite Camus.

Mlle Hortense raconta qu'ayant eu peur, depuis la tentative de vol dont elle avait été l'objet la veille, elle avait résolu d'aller passer la nuit chez une camarade d'atelier... Pieux mensonge que la digne Mme Camus fit semblant de croire, car elle devina

bien, en femme expérimentée, à certains indices, — tout extérieurs, hâtons-nous de le dire ! — que sa petite locataire avait dû sous-louer son... petit appartement.

Elle s'amusa en elle-même des yeux pochés et de la physionomie quelque peu lasse (lasse de pique ou lasse de cœur ?) de Mlle Hortense qui bafouillait en ses mensonges juvéniles... Mme Camus vit bien que Mlle Hortense était plus décidée que jamais à quitter la rue Pernety afin d'échapper aux moqueries des voisins et aux invectives de la propriétaire... On viendrait le tantôt chercher ses meubles, « on » un petit jeune homme à l'œil vif et aux gestes souples (Mme Camus connaîtrait bientôt ces deux qui *se* faisaient ainsi la paire).

L'après-midi, en effet, Isidore arriva, avec une petite voiture à bras, aidé de Julot, le plombier, homme de confiance qui n'en inspira pas une bien grande à Mlle Hortense ;

mais celle-ci n'insista pas, puisque « monsieur Julot » était un vieil ami de son jeune amant.

Le mobilier de Mlle Bouton était sommaire; la regrettée reine Marie-Antoinette, qui se plaisait à jouer à la bergère à Trianon, plutôt que d'attendre l'heure du berger avec M. Louis Capet, ne s'en fût pas contentée évidemment.

Il y avait un lit à une place ; Mlle Bouton versa une larme d'attendrissement sur ce compagnon désormais insuffisant, de ses longues veillées nocturnes. Elle soupira en pensant qu'il valait mieux se défaire de ce vieux serviteur, de ce vieux matelas qu'on allait mettre sur la paille... Elle ferait envoyer de la Samaritaine la jolie chambre en pitchpin qui allait orner le nouveau logis encore à trouver. M. Julot devait hériter du lit inutilisé, comme salaire de sa collaboration au déménagement du couple.

Mme Camus aida le trio à ficeler la garde-robe de la petite fleuriste.

Après avoir longuement examiné Isidore, elle avoua tout bas à Mlle Hortense que son ami devait être un brave gosse, un peu loufetingue, mais qui ne la rendrait pas malheureuse, sûrement…

Mlle Hortense sut gré à sa concierge de cette rassurante prophétie, qui ne pouvait après tout que flatter son choix, à part la loufetinguerie apparente d'Isidore, due sans doute à cet excès d'amour qui donne tant d'esprit aux filles et en enlève encore plus aux garçons…

Julot farfouillait la chambrette sans aucune intention de vol, car il était un très honnête ivrogne : il avait une conscience transparente comme le verre… de vin. Il avait malheureusement la manie des réflexions déplacées, comme on s'en souvient lors de son arrestation sensationnelle à l'E-

lysée-Montparnasse pour bruits et violence.

Il avait aperçu dans un tiroir des paperasses diverses ; c'est ainsi qu'ayant sorti le cachet de première communion, conservé pieusement par Mlle Hortense, il s'écria incongrûment :

— Mamzelle Bouton, v'la l' cachet qu'a servi à cach'ter l' vin des vignes du Seigneur ; faut croire qu'y n'y était pas bien collé, puisque Isidore...

Isidore l'interrompit en toussant.

Mlle Bouton rougit chastement, en tournant un regard mouillé de reconnaissance vers son cher Zizi qu'elle aimait bien, — un peu comme un enfant qu'on vient de mettre au monde : Zizi était un bon garçon, irréfléchi parfois, mais elle se promettait de mettre un peu de plomb dans la tête de cet écervelé.

Le déménagement fut assez accidenté. Parti à deux heures de la rue Pernety, le trio

arriva vers huit heures rue Germain-Pilon, petite voie située près du boulevard de Clichy, vers le milieu de laquelle Mlle Hortense avait déniché une chambrette modeste, avec une petite entrée, suffisante pour le mobilier ancien et celui qu'elle se promettait d'acheter.

Isidore et Julot, dont la dalle était plus en pente que l'escalier du Sacré-Cœur de Montmartre furent bientôt « partis » (c'est surtout quand on est *parti* qu'on risque de se faire mettre dehors). Mlle Hortense, un peu ennuyée de ce compagnon jovial, mais fâcheux, le congédia, après que l'emménagement se fût opéré tant bien que mal.

Puis le jeune couple se coucha.

...Détrompe-toi, ô lecteur pudique, qui espère de ma plume une description cantharidée. Nos amoureux étaient si fatigués, que leur seconde nuit se passa comme celle de ces vieux époux dont nous parle La Fon-

taine, et qui, jadis, ayant compté jusqu'à six le beau geste d'amour, se répétaient dans leur vieillesse :

— Filez, mon beau six !

CHAPITRE VI

Où il est prouvé que les jours se suivent et n'ont pas pour cela le même air de famille

Tout comme une redingote, toute médaille a son revers.

L'idylle de Mlle Bouton et d'Isidore n'était comparable ni à une redingote (elle n'avait rien d'étoffé, puisqu'il n'y avait que du... déshabillage) ni à une médaille (les médailles sont frappées, l'aventure n'avait rien de frappant).

Mais quelle suite de revers elle engendra pour ces deux sympathiques amoureux !

Les camarades d'atelier de Mlle Bouton avaient su qu'elle avait été renvoyée par sa propriétaire : « pour faits scandaleux », avait

ajouté la patronne fleuriste, qui n'aimait pas cette pimbèche d'Hortense, avec ses airs en dessous de sainte Nitouche... La patronne était profondément injuste à l'égard de son ouvrière et ce ne furent que les « mauvaises langues » de l'atelier, jalouses de la gentillesse et de la grâce de leur compagne, qui ajoutèrent foi aux propos haineux de Madame.

Dans ces conditions, il était difficile à Mlle Hortense de rester à l'atelier ; la patronne prit du reste prétexte de la morte-saison qui approchait pour prévenir la fleuriste qu'elle ne pouvait utiliser plus longtemps ses services...

Mlle Bouton rentra en pleurs dans la petite chambrette de la rue Germain-Pilon, écoutant à peine les paroles de consolation qu'Isidore essayait de lui prodiguer, tout en mettant un peu d'ordre dans la pièce encombrée.

Et pour comble d'ironie en cette soudaine détresse, on apportait la gentille chambre au lit double du magasin de nouveautés ! Mlle Bouton n'osa décommander cet ameublement de luxe qu'elle avait tant désiré. Il eût mieux valu certes garder le prix d'une telle dépense pour faire face aux déceptions actuelles, mais Hortense espéra quand même en l'avenir.

Quelque chose lui dit — était-ce le sourire optimiste de son jeune ami ? — que le bonheur reviendrait dans ce nid maintenant désemparé.

Isidore n'était au fond pas plus rassuré que ça. Il se demandait ce qu'il allait devenir, n'ayant, en possession définitive, aucun métier. Ce n'était vraiment pas la peine de se mettre à faire des chaussures sur la rive droite, alors qu'il avait fui l'établi paternel sur la rive gauche.

Il comptait sur son copain, le plombier

Julot, qui avait habité un peu dans tous les quartiers de Paris (sauf ceux de l'Elysée, du Bois de Boulogne, où « les magnes des mecs rupins » contrariaient ses douces habitudes librement populacières. Ajoutez aussi les questions du loyer, subsidiaire...) Il était à tu et à toît (de par sa profession) avec les naturels les plus différents des régions parisiennes : il connaissait tous les idiomes, le bellevillois comme le montrougien, le vincennois comme le batignollais. C'était donc un compagnon précieux auquel Isidore ne manquerait pas d'avoir recours.

CHAPITRE VII

Où, à l'instar de Jérome Pâturot, l'on voit Isidore et Hortense à la recherche d'une position sociale.

Le beau lit en pitchpin rayonnait sous l'éclat du soleil matinal. Sa forme était pourtant bien ordinaire et ne prétendait à aucun effet d'art nouveau.

« Lard nouveau », voilà ce que goûtait seulement Isidore étiré, flemmard qui, se souvenant d'avoir vu jouer *Horace*, bâillait présentement aux Corneilles.

Mlle Hortense avait eu encore peu de goût à disposer coquettement la chambrette sommaire mais suffisante de la rue Germain-Pilon. La rue était très tranquille ; au matin, les petites ouvrières montmartroises des-

cendaient, rieuses, vers Paris pour travailler. Mlle Hortense soupirait en les regardant. Elle pensait à cet écroulement subit de sa petite situation ; mais elle espérait bien retrouver de l'ouvrage, car elle était très experte dans son métier de fleuriste. Malheureusement la morte-saison l'empêchait de songer à aller en quête d'ateliers qui utiliseraient ses qualités appréciables. La mère Camus, qui avait eu un réel chagrin du départ précipité de sa gentille locataire, lui avait indiqué l'adresse d'une marchande à la toilette chez qui elle pourrait toujours s'occuper à rafistoler (ayant quelques vagues notions de couture) les confections payables à tempérament (ou à tant-par-amant) aux petites femmes de Montmartre pour exercer l'art nocturne où elles excellent.

Mlle Hortense décida qu'elle irait le lendemain chez cette couturière en boutique. Il

fallait prendre n'importe quoi pour le moment. A la rentrée de l'hiver, elle se remettrait à son travail régulier et elle oublierait, cajolée par Isidore, tous les ennuis passagers qu'elle avait subis.

Isidore, lui, ne se décidait guère à chercher une occupation. Mlle Hortense lui fit comprendre qu'elle n'entendait pas être traitée en chiffonnière pour qu'on espérât vivre à ses crochets... Elle posa l'ultimatum à son jeune amant : il fallait qu'il contribuât lui aussi à l'entretien du ménage.

Isidore commençait à déchanter. Pourtant, à l'idée d'être « débarqué » et forcé de retourner chez son père, qui ne s'était pas plus inquiété de sa fuite que de celle d'un banquier en Belgique, Isidore promettait le plus sincèrement du monde de « chercher du turbin ». Mais il n'était ni protégé d'un député pour oser briguer un emploi d'égoutier municipal, ni docteur en droit,

ès lettres et ès sciences pour essayer de concourir à une place d'expéditionnaire dans un ministère. Il devait donc avoir des visées moins hautes.

Il s'en consola en se rappelant le proverbe : on ne doit jamais viser plus haut que son but !

CHAPITRE VIII

Où le lecteur fera connaissance avec madame Dumenbrise, qui ressemble, femme louche, à la tenancière de quelque hôtel borgne.

Nous ne voudrions pas attaquer l'estimable forme de gouvernement qui nous est propre en ce moment, mais, hélas ! nous sommes forcés de constater que cette forme est trop propre, elle est encore tyrannique. On dit que la République est la protectrice des petits. Funeste blague ! Dites-moi donc sous quel gouvernement on a autant fait la guerre aux petits, à ces petits, plus petits que les tout petits d'entre les extrêmement petits : Nous avons nommé les microbes !

Ces pauvres bêtes, moins gênantes en somme dans l'Etat que l'éléphant, la girafe, le lion ou la panthère, semblaient s'être donné rendez-vous dans la boutique de Mme Dumenbrise, boulevard Rochechouart, marchande à la toilette pour les petites dames et antiquaire pour les vieux messieurs.

Mme Dumenbrise avait connu des temps meilleurs. On disait même qu'elle avait roulé carrosse, ce qui est encore, pour une femme de mœurs légères, la meilleure façon de « rouler ». Dans les manières aristocratiques qu'elle affectait, il restait quelque chose de cette opulence passée que lui prêtait la légende. Pour élever dignement sa fillette Suzanne, elle avait acheté cette boutique hétéroclite, où des objets d'art antiques, mais en toc ! voisinaient avec des lampes Carcel hors d'usage, où des bijoux faux côtoyaient des manteaux de fourrures douteuses, des jumelles marines, des bas

fanés (hauts placés, jadis !), des nécessaires de toilette *ad usum fœminæ*, et tout un laissé pour compte d'Hôtel des ventes, de marché du Temple et de Foire à la ferraille.

Rien n'avait été nettoyé, dans ce musée de la poussière, depuis que Mme Dumenbrise, digne et majestueuse, y trônait. Elle-même, d'ailleurs, se négligeait visiblement ; et le linge qu'elle arborait — au contraire de la tour Eiffel qui est colossale — était sale au col.

Mais Mme Dumenbrise se fichait pas mal qu'on lui achetât un vieux collier de perles dépareillées ou une sortie de bal en dentelle rapiécée ; ce qui faisait mieux marcher le commerce, c'était le registre de prêts à la petite semaine et de paris clandestins qui, dans l'arrière-boutique, servait de providence à toute une nuée de grisettes dans la débine que Mme Dumenbrise, sans toucher en rien à la race d'Israël, exploitait tranquillement en

toute sécurité, à l'abri des poursuites. Car sa fille, qui n'était autre que la célèbre divette Ida de Montpétardier, présentée plus haut, — comme on se retrouve ! — avait su reconnaître les sacrifices faits pour elle en acceptant pour protecteur un vieux gâteux, fonctionnaire retraité de la Sûreté générale, à qui il restait encore assez de puissance — en politique, n'est-ce pas ? — pour éviter de fâcheux ennuis à ce commerce illicite.

C'est dans cette maison singulière que Mlle Hortense — sur la recommandation de son ex-concierge, la mère Camus — était entrée en qualité de couturière repriseuse.

A vrai dire, les allures de sa nouvelle patronne ne lui avaient guère plu. Et elle avait tôt deviné qu'à son trafic usuraire, Mme Dumenbrise en joignait un autre encore, à voir le nombre des gallinacées superodoriférantes qui venaient demander « s'il n'y avait rien de nouveau au maga-

sin » et à qui la grosse marchande à la toilette, après avoir répondu que « la dentelle était aujourd'hui à vingt francs le mètre » — euphémisme transparent ! — confiait des adresses de messieurs, avec des airs discrets et prometteurs. Et la jeune compagne d'Isidore avait été maintes fois gênée par ces colloques entre Mme Dumenbrise et de vieux beaux, qui, entrés sous prétexte de brocanter, avaient dévisagé la jeune fille de façon vraiment hardie.

Mais quoi ! Mlle Hortense était de force à se défendre en cas d'attaque trop directe. Et puis, elle était sans place, et les deux francs cinquante qu'elle recevait chaque jour valaient bien quelques sacrifices...

Il faut bien vivre !

CHAPITRE IX

Où Isidore, n'ayant guère de programme dans la vie, se met à en vendre à la porte du Français.

De son côté, Isidore ne restait pas inactif. Sitôt mis en ordre « l'appartement » du jeune et illégitime ménage, il s'était occupé de trouver un emploi.

Julot s'était prodigué, et il avait été assez heureux pour trouver une place théâtrale à son jeune copain, qui en bondit de joie.

Rassurez-vous, ce ne fut pas le poste non encore vacant de directeur de l'Opéra, mais celui plus modeste de distributeur de programmes. Il faut bien débuter !

A vrai dire, Mlle Hortense avait fait quelques timides objections :

— Oh ! mon Zizi, tu seras pris tous les jours jusqu'à minuit !

Mais la vie est pleine de ces sacrifices...

Et puis Isidore était ravi de son nouveau métier. Il était rempli d'admiration devant les belles et honnestes madames, en robes de soirée, qui, chaque soir, descendaient devant lui de voiture, décolletées impudemment comme des grues : il en oubliait de proposer ses programmes, ce qui lui valait moult observations du marchand-chef. Ah ! il y avait de quoi se rincer l'œil.

Il gobait moins les messieurs qui le bousculaient d'un coup de canne, lorsqu'il s'approchait d'eux et les accostait à la portière de leur coupé ; il n'aimait pas ces mecs habillés en corbeaux, qui fumaient de gros cigares pendant les entr'actes et ne lui achetaient jamais ses papiers, — comme s'ils eussent craint de se salir leurs gants de margarine rance...

Le jeune homme se plaisait encore à lire, aux minutes d'accalmie, le contenu des petits carnets qu'il vendait ; il admirait les noms des grands artistes de la maison et écoutait bouche bée les anecdotes du marchand-chef sur les cravates de M. Le Bargy, les baignoires de Mlle Sorel et les perruques de M. Coquelin. Bientôt il n'ignora plus un seul des sobriquets dont la malignité boulevardière a décoré les pensionnaires de M. Claretie — Guimauve-le-Conquérant pour l'appeler par son nom...

Tous ces mille et un petits potins l'amusaient et l'intriguaient tout ensemble ; il était peu habitué à coudoyer ainsi de grands seigneurs, car la fréquentation des apaches du bar de la rue de la Gaîté avait constitué jusqu'alors son seul « monde ».

Il remarquait la distinction de ces messieurs de la claque ainsi que l'allure importante de ces messieurs les marchands de

billets, gros et gras comme des colonnes Morris...

A la fin de sa première semaine, il avait gagné vingt francs quinze. Il résolut de commémorer cet événement par une petite fête, et invita son ami Julot, pour le remercier de la mirifique « place » qu'il lui devait, à « venir prendre quelque chose ».

Les deux copains se rendirent donc chez un bistro de la rue Montpensier où ont accoutumé de se rendre habilleurs, machinistes, hommes d'équipe, etc., de notre grande scène parisienne.

Julot présenta Isidore à ces messieurs, auxquels son amusant bagoût et son aisance remarquable à lever le coude rendirent Isidore sympathique.

— Vous me plaisez, jeune homme, dit tout à coup un chef machiniste, en vidant son quatrième verre. Vous êtes trop intelligent pour passer votre vie à crier le pro-

gramme du spectacle. Justement, il y a une place vacante d'aide, chez nous. Si le cœur vous en dit...

Si le cœur lui en disait !

C'est-à-dire qu'Isidore n'en croyait pas ses oreilles !

Machiniste ! Coudoyer nos artistes célèbres, les entendre et les voir jouer, se mêler à leur vie, quel rêve !...

Sans même écouter le chef qui lui détaillait les conditions auxquelles il l'engageait, Isidore le remercia avec effusion, et courut annoncer la bonne nouvelle à Mlle Hortense.

Il la trouva qui dormait d'un profond sommeil. Mais il l'en tira sans scrupules, et tint à lui expliquer de suite comment on plante un portant.

La jeune femme l'écouta sans déplaisir...

CHAPITRE X

Où Isidore, aide-machiniste, et rêvant d'être acteur, est victime d'une insidieuse machination, et se fait jouer par ses camarades.

— En scène pour le *un !*...

Le régisseur, suivi de l'auteur qu'on représentait ce soir-là, s'activait dans les coulisses, le traditionnel bâton à la main.

L'auteur, contempteur ironique de la morale bourgeoise, avait voulu, avec sa pièce, frapper un grand coup.

Le régisseur s'apprêtait à en frapper trois...

Isidore écarquillait les yeux. Pour la première fois de sa vie, il pénétrait dans les arcanes d'un théâtre. Et son ravissement s'augmentait de la peur où il était constam-

ment de tomber dans les trappes du plancher mobile ou de voir choir sur sa tête les choses monstrueuses qu'il voyait suspendues au cintre, en vue de l'acte suivant, et dont il s'expliquaît mal l'emploi.

Rudoyé, tiraillé, hélé d'un bout à l'autre du « plateau », durant que s'achevaient les derniers préparatifs, il eut un soupir de soulagement lorsque la toile se leva, et qu'il put jouir de quelques minutes bien gagnées de loisir.

Alors il se remémora les instants qu'il venait de passer.

Son effarement avait été grand, de voir, avec des visages presque de grand-mères, les « ingénues » à qui, de la salle, il avait toujours donné vingt ans. Il avait augmenté devant une querelle où deux comédiens illustres s'étaient engueulés sans majesté !

Pour grands qu' soient les acteurs, ils sont ce que nous sommes,
Et peuvent s'engueuler comme les autres hommes,

eût-il pu se dire, s'il avait eu des lettres.

En arrivant au théâtre, il avait essuyé, de la part de ses camarades, la plaisanterie classique.

— Qu'est-ce que cela ? lui avait dit l'un d'eux, en lui montrant la corde par quoi il s'apprêtait à faire descendre un tapis.

— Mais, c'est... une corde... avait-il répondu, ignorant, dans sa candeur naïve, qu'au théâtre toute « corde » s'appelle un « fil ».

Et, aux éclats de rire de la compagnie, il avait été condamné à payer la tournée traditionnelle, autant que générale. Il s'y engagea sans mauvaise humeur.

La soirée semblait devoir s'achever sans encombre lorsque, tandis qu'on enlevait le décor du « quatre » — le pénultième ! — Isidore laissa, par mégarde, choir une chaise sur le pied d'un compagnon.

— Brute, triple idiot, enfant de g..., ru-

git la victime, qui décocha même au maladroit maintes autres épithètes que la bienséance m'empêche de reproduire.

Isidore, qui s'était poliment excusé, jugea que son camarade dépassait tout de même la mesure, et il lui allongea un coup de pied avertisseur.

L'autre — un petit homme malingre, aux yeux sournois — évita la bourrade d'un mouvement brusque, mais résolut de se venger.

Et le rideau n'était pas encore relevé, qu'après avoir disparu quelques instants, le machiniste reparaissait armé de deux de ces seringues énormes qui — ce n'est un clystère pour personne — servent d'accessoires dans la burlesque cérémonie du malade imaginaire.

— Ces outils sont un peu durs, dit-il à Isidore en souriant amicalement, d'un sourire qui voulait dire : tout est oublié.

Et il ajouta :

— Ils ont besoin qu'on les fasse fonctionner un peu.

Puis, visant d'un geste gamin la robe blanche d'une actrice qui entretenait en ce moment M. Claretie — je veux dire : qui lui parlait, n'est-ce pas ? — il fit manœuvrer trois ou quatre fois l'instrument vide.

Isidore trouva la besogne aisée et le geste élégant. Il s'empara de la seconde seringue et la fit manœuvrer en visant, lui aussi, la robe immaculée de l'actrice.

Horreur ! la seringue était pleine d'eau !...

L'artiste — c'était Mlle Sorel — se retourna en rugissant et exigea le renvoi immédiat de « l'imbécile ». M. Claretie, placide, dut y acquiescer, pour calmer la fureur de sa pensionnaire, car s'il ne sort jamais de ses gonds, elle en sort, elle !

Les machinistes se gondolaient...

— Quel tas de veaux ! grommela Isidore, en reprenant rageusement sa casquette.

— Oui, oui, ça ne va pas mal ! dit, protecteur, un sociétaire qui sortait de scène et qui, modeste comme à l'ordinaire, croyait avoir entendu :

— Quel tas de bravos !

CHAPITRE XI

Où Isidore doit abandonner ses illusions théâtrales, et joue... de malheur.

Quand le jeune homme regagna son logis, le bonjour affectueux qu'elle préparait expira sur les lèvres de Mlle Hortense, devant la mine déconfite d'Isidore.

— Qu'y a-t-il encore, mon Zizi ? demanda-t-elle, tout inquiète.

Isidore se laissa tomber sur une chaise.

— Vrai ! nous n'avons pas de veine ! soupira-t-il.

Et, attirant sa compagne sur ses genoux, il lui conta sa mésaventure du Français.

Mlle Hortense se désola avec lui. Mais, devant le désespoir excessif de son amant, elle réagit vivement.

— Bah ! nous nous tirerons bien d'affaires !

Puis elle songea aux relations de Mme Dumenbrise, qui pourraient leur être fort utiles, et — si désireuse eût-elle été de ne rien devoir à la vieille et louche brocanteuse, qu'elle souhaitait, du reste, quitter dès qu'il lui serait possible — elle réconforta Isidore en lui assurant que sa patronne accepterait sûrement de s'occuper de lui et ne manquerait pas de lui « décrocher quelque chose ».

— Tu verras mon petit lapin blanc, nous sortirons de la panade. Le malheur ne dure pas toujours.

Et, dès qu'ils eurent regagné leur couche, elle n'eut pas de peine à lui prouver la vérité profonde de cet apophlegme...

Mme Dumenbrise ne fit pas mentir les espérances de la jeune femme. Et au bout de deux jours, Isidore était distributeur de prospectus, pour le compte de la brasserie des Neuf-Pucelettes, où M. de Montmedy, protecteur de la belle Ida, était mieux que *persona grata*.

Un endroit curieux, cette brasserie que ne mentionnent point les guides, et dont la directrice, la jolie Bragotte — nom prédestiné aux calembours obscènes ! — était la maîtresse de Berlichingen, l'écrivain notoire et bien parisien.

Les prospectus qu'Isidore avait pour mission de distribuer avec adresse et tact étaient singulièrement rédigés, et il est heureux qu'aucun d'eux ne tomba jamais entre les mains du vertueux sénateur Dérangé — toujours la verge en main pour châtier le vice.

Jugez-en :

A LA BRASSERIE

DES NEUF-PUCELETTES

Venez prendre un bock
et dites à la **jolie dame** *qui vous servira*
si vous l'aimez brun... houblon !

Les dames ne sont pas costumées.

Le public de cet établissement ne manquait pas d'intérêt. Dans un décor moyenâgeux, fonctionnaires de province, magistrats retraités, potaches en uniforme et professionnels de la noce y coudoyaient des filles avenantes, de vertu douteuse et de morale imperceptible.

— Je vous place là, en attendant mieux, avait dit M. de Montmédy, qui protégeait Isidore avec l'arrière-pensée d'en faire autant, quelque jour — mais d'une autre façon — avec sa jolie compagne.

Et de fait, si la nouveauté de son emploi divertit Isidore, durant quelques jours, ce fut sans déplaisir qu'il apprit, la semaine suivante, son entrée dans « les bureaux » de la librairie Destrigon.

Cet adroit pornographe s'était établi, sans aucune connaissance bibliophilesque, dans un quartier discret d'où il lançait sur Paris à profusion les catalogues alléchants de ses publications.

Il savait habilement faire mousser l'érotisme de ses ouvrages, à la façon des mystérieux marchands de cartes transparentes qui, place de la Concorde, à l'ombre du symbolique obélisque, vous font miroiter les « merveilles » de l'art. On achète parfois. Mais quelle déception ! Ça, de l'art ? — Quelle joie quand l'art embellit ; mais quelle tristesse quand l'art souille !...

Destrigon écoulait donc en France, sous une rubrique mensongère de « curiosités lit-

téraires » le résidu des élucubrations, qui n'avaient pu passer en Belgique. Un public spécial de névrosés s'arrachait les collections de l'*Alcôve et la Chemise*, de l'*Art de caresser les négresses*, du *Nombril au point de vue esthétique*, etc., etc. C'est dans cette officine que M. de Montmédy venait s'approvisionner d'aphrodisiaques pour pimenter la tristesse de ses nuits solitaires...

Isidore fut installé dans un coin de la boutique et on lui remit un *Bottin* mondain volumineux. Il devait en copier certaines adresses : les membres des grands cercles, les hauts fonctionnaires de la magistrature et de l'armée par exemple. Ces messieurs *donnaient* beaucoup. Les publications de Guy Destrigon étaient même richement reliées en veau, le plus bel ornement de certaines bibliothèques d'académiciens très bien pensants...

Isidore se plaisait beaucoup dans la mai-

son. Son travail de faiseur de bandes ne lui fatiguait pas beaucoup les méninges; et puis il avait l'occasion de surprendre les conversations de messieurs les amateurs avec le joyeux patron : il rencontrait là des types curieux de sadisme, entre autres Cognac, ce vieux musicologue chafouin, qui avait la spécialité de suivre les petites filles anémiques pour leur faire, grâce à quelques gouttes de réconfortante eau de mélisse des Carmes, le coup du déshabillage sénilement abject.

Isidore s'instruisait, peut-être pas suivant les honnêtes doctrines recommandées par feu Monthyon, par exemple. Mais, toujours distrait de sa nature, Isidore commettait parfois de regrettables bévues.

Il devait lui en cuire encore une fois. Un jour, plus distrait que de coutume, le malheureux Isidore, chargé de faire l'envoi d'un catalogue spécialement réservé au *Massage*

Fessier (pour les hommes mariés seulement) se trompa de livres d'adresses.

Destrigon « faisait » tous les genres, même le religieux. Un membre de l'Institut (si j'ose ainsi m'exprimer), qui ne craignait pas la plaisanterie, lui avait même dit un jour : qu'il était particulièrement bath au pieux.

Il venait donc de lancer un ouvrage sur la *Grotte du Sacré-Cœur*, dont le prospectus devait être envoyé à tout le clergé de France.

Trois fois, hélas ! Isidore envoya également à ces messieurs les ecclésiastiques la circulaire relative au *Massage Fessier*. Quelques-uns d'entre eux... hé ! hé !...

Mais d'autres se montrèrent furieux, et Destrigon intima à son trop étourdi employé l'ordre formel de déguerpir. Cela fut même dit d'un tel ton qu'Isidore eût riposté volontiers par quelques coups de pied lan-

cés d'une main sûre, si la stature herculéenne de son patron ne lui eût imposé une déférence forcée.

O bien bâtis, si sua bona norint ! comme a dit le poète latin...

CHAPITRE XII

Où l'on voit tomber la nuit (sans se faire de mal, rassurez-vous !) en même temps que les mélancolies d'Isidore.

— Demandez *Paris-Chansons*, les dernières créations de Mayol, Polin, Morton et Fragson... Cinquante chansons pour dix centimes... deux sous !... Demandez *Paris-Chansons !...*

La voix traînante, le geste las, Isidore longeait les cafés, offrant aux consommateurs les placards enluminés où, pour la documentation artistique des générations futures, les éditeurs ont coutume de colliger les succès populaires de nos music-halls.

— Demandez *Paris-Chansons*...

Hélas ! depuis trois heures que le jeune homme arpentait les boulevards, personne ne demandait rien. Et la bise du soir chassant les derniers clients des terrasses, Isidore dut songer à rentrer — non sans, intérieurement, attester Cambronne. Ah ! il en avait fait encore, une journée ! Et ça valait bien la peine, pour les quelques sous qu'il rapportait, de s'esquinter le tempérament à hurler du matin au soir. Décidément, les Parisiens se désintéressaient de l'art !...

Et, l'amertume au cœur, Isidore regagna son logis, en songeant aux dernières semaines qui venaient de s'écouler.

La vie n'avait pas été drôle, depuis son renvoi de chez Destrigon. D'abord, Hortense avait dû quitter Mme Dumenbrise, ce vieux saligaud de Montmédy ayant cru pouvoir s'autoriser des petits services rendus à Isidore pour se permettre, à l'égard de sa

compagne, des privautés déplacées. Et depuis, la pauvre enfant ne pouvait trouver une aiguillée à faire ou un ruban à chiffonner.

Isidore avait fait un peu de tout. Il avait trouvé un emploi de courtier de publicité au journal humoristique le *Gong*. Et, bien qu'il y gagnât peu d'argent, il y avait vécu des heures relativement tranquilles.

Le directeur de cette feuille, M. Néron, grand efflanqué imberbe, représentait assez bien le type du journaliste-politicien-cabot ; ses gestes étaient larges (plus que son porte-monnaie), sa voix perçante et dominatrice. Dans sa vaste redingote, il avait la beauté d'attitude de Talma drapé à l'antique et l'on s'attendait toujours, quand il faisait signer des traités de publicité à ses clients, à ce qu'il leur récitât du Corneille :

Prends un siège, sign'là, prends, et sur toute chose,
Observe exactement la claus' que je t'impose...

M. Néron vendait donc, comme Neptune, du vent... Car on ne peut ignorer que l'art de la publicité est comme celui de la prestidigitation, un art-illusion par excellence. M. Néron le pratiquait avec une habileté consommée. Il roulait mieux que tout autre le client — en roulant de continuelles cigarettes — : il savait amorcer à la perfection le bon gogo commerçant, marchand de moutarde ou d'objets d'art afin de lui extirper une annonce (25 francs le centimètre, c'était donné !) pour un journal qui se tirait à trois cents exemplaires, et le diable par la queue.

Le *Gong* s'honorait d'ailleurs d'une bonne collaboration. Et c'était une joie pour Isidore, lorsque, rentrant avec une annonce obtenue de quelque marchand de « préservatifs hygiéniques » ou autres « pilules du sérail », — sur laquelle il touchait une commission de vingt-cinq pour cent — il enten-

dait trancher de questions littéraires, aux rédacteurs du journal, parmi lesquels il avait retrouvé le chroniqueur Berlichingen, l'amant de la jolie Bragotte, de la brasserie des Neuf-Pucelettes.

Malheureusement, M. Néron payait surtout ses collaborateurs de promesses. Et un beau jour, ceux-ci se défilèrent, abandonnant le *Gong*, qui bientôt mourut, faute de... battant !

Isidore dut oublier la rédaction des « bons à insérer » et le maniement du lignomètre — et chercher autre chose ! Et tour à tour homme-sandwich, ouvreur de portières, marchand de cartes postales et crieur de journaux, il vendait maintenant — ou essayait de vendre — la « chanson du jour ».

Les premiers temps, il en avait aisément écoulé un certain nombre. Mais voilà que maintenant la *Musique pour tous*, adroitement lancée par Jean-Pascal, en publiant

sous une forme luxueuse — encore qu'à bon marché — le répertoire des principaux chanteurs populaires, portait un coup terrible à son commerce.

Vrai ! il jouait de malheur !...

Comme il arrivait à sa porte, il compta sa recette : dix-neuf sous, pour prix de ses jambes brisées et de son enrouement. Quelle misère !...

Il fouilla toutes ses poches, pour voir si quelque décime ne s'y dissimulait pas, et ne trouva qu'un papier qu'il froissa avec colère : un billet de la loterie des Petits-Avariés, acheté la semaine précédente à un gosse qui lui avait confié n'avoir pas mangé depuis la veille, et dont il avait eu pitié.

Il regretta presque ses dix sous. Est-ce qu'il avait le moyen d'être pitoyable, et n'eût-il pas dû penser à lui d'abord ?

Il embrassa distraitement Hortense, et tous deux dînèrent mélancoliquement.

Le repas achevé, il se mit à la fenêtre, tandis que sa compagne parcourait le journal, vieux de plusieurs jours, dans lequel avait été enveloppée la charcuterie dont ils venaient de se sustenter.

— Loterie des Petits-Avariés, fit-elle tout à coup. Le numéro 096,969 gagne cinq cent mille francs. — Dire qu'il y a des gens qui vont toucher ça !

— Tu peux être sûre que ceux-là sont déjà rentiers, va, répondit Isidore. Quel numéro as-tu dit ?

— 096,969.

D'un geste involontaire, et profitant de l'inattention de Mlle Hortense, Isidore tira son billet de sa poche pour en vérifier le numéro. Et un cri de surprise lui échappa.

— Eh bien ! mon grand gosse, qu'est-ce qu'il y a ?

Sans pouvoir prononcer une parole, le « grand gosse » jeta son billet sur la table.

Et, à demi défaillante de joie, la jeune femme y lut ces chiffres, qui dansèrent devant ses yeux :

096,969.

!

LIVRE III

CHAPITRE PREMIER

Où Isidore déplore les libertés de la presse

— M. Isidore Charognac, s'il vous plaît ?

— C'est moi. Qu'est-ce que vous voulez ?

Isidore, mal réveillé et la bouche encore pâteuse des libations faites la veille, après sa visite de déclaration au Comptoir d'Escompte — ce que M. Gaston Boissier appelle si fortement : la gueule de bois — répondait sans grâce à un monsieur élégamment vêtu, qui venait d'interrompre son repos.

— Je suis rédacteur au *Journal Parisien* et venais vous demander quelques détails biographiques, poursuivit le monsieur, qui entra sans façon et s'assit, après avoir tiré un calepin de sa poche.

Et tout de suite, sans donner à son interlocuteur le temps de la réflexion, il l'interrogea sur son âge, sa famille et son travail.

Isidore répondit tant bien que mal.

Mais quand le journaliste le questionna sur ses projets, et lui demanda s'il ne subventionnerait pas de bonnes œuvres, ne fonderait pas, par exemple, quelque prix de vertu, ou ne gratifierait pas d'un don une quelconque Assistance publique, Isidore s'impatienta.

— Je projette surtout, répliqua-t-il, d'aller me recoucher, et je fonderai peut-être un prix pour récompenser le malin qui découvrira le moyen d'éviter les raseurs.

Et cela fut dit d'un tel accent que le reporter n'insista pas, et s'en fut.

L'heureux gagnant alla se recoucher, après avoir pris soin de verrouiller sa porte, pour éviter de nouveaux importuns, et il avait oublié l'incident, lorsque le lendemain, en ouvrant le *Journal Parisien*, il y trouva le filet suivant, qu'il dut relire deux fois tant il l'ahurissait :

LES BIZARRERIES DE LA FORTUNE

Le gagnant du gros lot de la loterie des Petits-Avariés s'est enfin fait connaitre, et peut-être, cette fois encore, trouvera-t-on que la fortune s'est étrangement dirigée.

M. I... Ch... est un jeune homme qui paraît une vingtaine d'années, et habite un logement modeste dans une rue étroite du XVIII[e] arrondissement. — C'est un original, qui, à en juger par la visite que nous lui fîmes, ne doit pas être partisan de la fermeture des cafés.

Tout jeune, il quitta ses parents pour suivre une jeune femme de mœurs légères, dit-on, avec laquelle il habite présentement.

Nous n'en voulons pas dire plus long, afin de ne pas blesser une famille honorable. Peut-être, au reste, la fortune qui échoit à ce jeune homme le fera-t-elle s'amender ?

Espérons-le sans trop y croire...

Isidore partit avec l'intention d'aller aux bureaux du *Journal Parisien* « secouer » comme il le méritait l'auteur de cet écho venimeux.

Comme il arrivait aux boulevards, il rencontra son ancien quasi-patron, le joyeux Berlichingen, qu'il mit au courant de sa mésaventure.

Berlichingen pouffa devant la mine déconfite du jeune semi-millionnaire et, lui tapant sur l'épaule, il lui dit :

— Prince des billets bleus et seigneur du pognon, ta naïveté m'amuse. Tu as commis, pour le début de ton ère de prospérité, une gaffe énorme, — mais non irréparable. Entrons dans ce café ; je vais t'y rédiger un

topo que tu porteras — enveloppé de fafiots — à un grand journal du soir. Et tu seras réhabilité dans l'estime du monde.

Et, devant un bock sans faux-col, Berlichingen griffonna cette apologie :

LA JUSTICE DU SORT

N'en déplaise à quelques auteurs malheureux de chantages manqués, la justice n'est plus aveugle. Les cinq cent mille francs qui constituent le gros lot de la loterie des Petits-Avariés sont cette fois tombés en de bonnes et de braves mains.

M. Isidore Charognac, qui en est, suivant la formule consacrée, « l'heureux gagnant », est un jeune homme qui fit montre, envers sa famille pauvre, de la plus tendre sollicitude. Il en reçoit aujourd'hui sa récompense.

Ajoutons que M. Charognac, dont la chance n'a point terni l'aimable caractère ni la simplicité, se propose de faire profiter de la chance qui lui échet les innombrables œuvres de bienfaisance qui sont l'honneur de notre pays.

— Et maintenant, ajouta Berlichingen, dors tranquille dans les bras de ta bonne

amie. Jouis de la vie. Bois sans accrocs avec des amis insouciants et optimistes. Je m'inscris à ta table. La fortune ne fait pas le bonheur, mais elle y contribue fortement. Cinq cent mille francs ! Un million de « demis », mon camarade ! Achète-toi une vessie en zinc, mon vieux !...

Isidore remercia son ami et ils prirent un acompte sur ce million liquide...

CHAPITRE II

Où le jeune ménage se rapproche du Panthéon (on ne sait pas ce qui peut arriver !)

Cependant qu'Isidore savourait la joie de se promener sans rien faire, Hortense combinait tout un plan de nouvelle vie. Et elle n'eut pas trop de peine à décider son jeune amant à émigrer des hauteurs de Montmartre vers le délicieux jardin du Luxembourg, non loin duquel — avenue de l'Observatoire — elle avait visité un appartement qui lui convenait à merveille. Le déménagement de la rue Germain-Pilon s'opéra dans de meilleures conditions que l'emménagement.

M[lle] Bouton s'occupa de l'ameublement du

nouvel appartement pendant qu'Isidore, devenu un pilier de toutes les tavernes du boul' Miche (un pilier de soucoupes !), devenait aussi un familier de Berlichingen et de ses amis qui s'amusaient fort du jeune parvenu.

L'appartement de l'avenue de l'Observatoire fut vite et coquettement aménagé par la jeune femme dont les doigts de fée avaient... fée merveille.

Elle avait pris comme bonne la mère Camus, son ex-concierge de la rue Pernety, enchantée d'entrer dans une si belle place.

La nouvelle fortune de Mlle Bouton avait bien un peu excité les jalousies de ses anciennes camarades d'atelier ; mais Mlle Bouton conservait néanmoins quelques amies dévouées qu'elle fut heureuse de recevoir et d'aider dans les moments difficiles. De son côté, Isidore commençait, sinon à conquérir le monde, du moins à voir s'accroître immo-

dérément le nombre de ses amis. Isidore avait bon cœur. Il pensait qu'une fortune semblable à la sienne devait profiter également aux joyeux amis du plaisir.

Il décida d'inviter ses amis à pendre la crémaillère dans « ses salons » de l'avenue de l'Observatoire.

La mère Camus mit ce jour-là les petits plats dans les grands.

Sur le coup de huit heures, Isidore, correctement sanglé dans une redingote du bon faiseur, et Hortense, délicieuse dans une robe chiffonnée par elle-même, virent entrer Berlichingen, suivi d'une demi-douzaine de jeunes hommes, chevelus pour la plupart, et dont les lavallières flottantes et les gilets de velours ne laissaient nul doute sur la profession.

— Nos gloires de demain ! avait dit pompeusement Berlichingen, en les présentant

d'un geste large. Et j'ajoute : tes futurs et talentueux collaborateurs dans une œuvre que tu vas faire, et que je t'expliquerai en dégustant les mets rares et fastueux dont le fumet fait frissonner mes narines.

Et Isidore, tout joyeux à la pensée de traiter tant de jeunes talents — tandis qu'Hortense s'étonnait intérieurement que le mérite s'incarnât en des personnages si jeunes — entraîna ses hôtes vers la salle à manger, dont la table étincelait de cristaux.

Le dîner fut extrêmement animé. Le champagne pétilla dans les coupes. Et, au milieu de l'attention générale, Berlichingen exposa son projet.

Isidore ne pouvait vivre en ermite et manger tranquillement ses revenus dans une oisiveté que condamnait le bon sens. Il se devait à l'art ; il se devait aux lettres ! Un moyen s'offrait à lui de réaliser des espoirs

qu'il ne pouvait décevoir : fonder un journal !

— Un journal ? s'effara Isidore.

— Oui, ma vieille, un journal hebdomadaire, qui te vaudra, en même temps qu'une légitime notoriété, des entrées dans les théâtres et des billets gratuits de chemin de fer ; un journal dont tu seras le directeur, moi le rédacteur en chef, et dont j'ai déjà arrêté le titre : *Le Réveil du Quartier Latin* et la collaboration prestigieuse. Je me suis assuré, dès à présent, des concours uniques. Nous aurons aisément, de Maurice Donnay, l'autorisation de reproduire ses savoureux dialogues, écrits en pleine jeunesse, et que les bourgeois actuels ont oubliés, et de Mendès, Brûlat, Descaves, Margueritte, Rosny, Claretie, les nouvelles charmantes ou dramatiques qui dorment ensevelies dans les feuilles d'il y a quinze ans. Chaque semaine, Goudetzki, Ponchon,

Franc-Nohain, Clément Vautel, nous récréerons d'un apologue ou d'un poème à rire, et chaque mois, nous solliciterons de Maurice Duhamel l'une de ces exquises *Chansons de la vieille France*, qu'il reconstitua en savant et harmonisa en artiste. Moreau-Vauthier et Max Blondat nous tiendront au courant du mouvement artistique. Enfin, en des chroniques d'actualité, je ferai, quatre fois par lune, la pige à Anatole France lui-même ; ces messieurs qui, à mon appel, sont venus s'asseoir à ta table, assumeront les rubriques régulières ; et sur nous tous tu régneras, Suzerain de la montagne Sainte-Geneviève et prince du journalisme littéraire enfin restauré !

— Magnifique ! Toureffeilesque ! Prodigieux ! Admirable !

Les épithètes laudatives se croisèrent, emportant les dernières hésitations d'Isidore.

— Viens voir ton fief de demain, le vieux Quartier Latin de nos pères, à qui tu rendras son prestige d'antan, tonitrua Berlichingen, en jetant sa serviette, après avoir bu, d'un trait, sa tasse de café.

Tous l'imitèrent.

— Ne rentre pas trop tard au moins, implora Hortense, inquiète.

Mais nul ne l'entendit, des jeunes gens déjà dans l'escalier... Berlichingen conduisait la marche. Et, de taverne en taverne, Isidore promena la joie de sa célébrité prochaine, vidant les piots et entassant les soucoupes, avec une célérité et une maîtrise qui lui valurent l'estime des gosiers les plus blindés...

CHAPITRE III

Comment se termina cette soirée mémorable et la bombe qui s'ensuivit.

Personne n'a jamais pu s'en souvenir.

CHAPITRE IV

Où Isidore se repose de ses épreuves quotidiennes d'antan en corrigeant celles de son hebdomadaire.

— Eh bien ! Berlichingen, as-tu fini bientôt ? Le metteur en pages attend les morasses.

Et Isidore, tout fier des mots techniques qu'il connaissait depuis peu, hâtait son rédacteur en chef, lequel, par prudence, revoyait les « placards » où le jeune directeur avait prodigué les « renvois », les « deleatur » et les « bourdons ».

— Une minute, mon vieux, dit Berlichingen. Je n'ai plus qu'une demi-colonne à relire.

Depuis un mois, Isidore vivait comme

dans un rêve. Le salon de son appartement ayant été converti en cabinet directorial, chaque jour il y recevait, flanqué de son fidèle Berlichingen, des littérateurs et des artistes, débutants, ou en passe d'arriver, dont l'argot spécial lui apparaissait la langue idéale, et dont la fantaisie l'enivrait et l'étourdissait tour à tour.

Le rédacteur en chef du *Réveil du Quartier Latin* l'avait aussi mené chez des écrivains notoires de ses amis qui avaient appelé Isidore « mon cher confrère », et chez des actrices qui l'avaient décoré du titre plus pompeux de « cher maître ». Que n'eût-il pas donné pour pouvoir leur donner le même, au féminin !

Certes, il aimait toujours la modeste Hortense, que cette vie intense inquiétait un peu, et qui, durant les absences d'Isidore, rêvait de tranquilles balades dans le bois de Vincennes ou celui de Meudon.

Mais il ne pouvait se défendre d'une certaine émotion, indéniablement sensuelle, encore qu'imprécise, lorsqu'il voyait par la pensée quelqu'une de ces jolies filles aux lèvres rouges, qui ont des robes si froufroutantes et qui sentent si bon !

La voix claironnante de Berlichingen le tira de ses réflexions.

— Ça y est, mon vieux, l'imprimeur peut « rouler ». Allons boire un bock, en attendant le tirage !

Et tous deux descendirent sur le boul' Miche.

Il leur fallut donner d'innombrables coups de chapeau, et, en arrivant au d'Harcourt, serrer des douzaines de mains tendues. Car depuis quatre semaines que l'apparition du *Réveil du Quartier Latin* était annoncée, tous deux jouissaient, sur la rive gauche, d'une popularité réelle. Isidore s'était même fait,

un jour, une réputation d'esprit, justifiée par un à-propos de gavroche parisien.

Un jour comme il s'installait à la terrasse de la Lorraine, un de ces rastas, comme il en fourmille sur la montagne Sainte-Geneviève, et à qui Isidore avait, la veille, refusé un dessin, s'amusa à blaguer à voix haute « ces jeunes gens sans instruction, ni savoir-vivre, qui seraient incapables d'écrire dix lignes sans fautes de français, et croient pouvoir s'improviser directeurs de journaux. »

Isidore, peu patient, intima au discoureur de « fermer son clapet ».

Le rasta vint se planter devant Isidore.

— Il est imprudent, mon garçon, lui dit-il, de provoquer un homme comme moi, quand on n'a, comme vous, sans doute, touché un fleuret de sa vie. Savez-vous, seulement, ce que j'ai de salle ? .

— Les mains, monsieur ! avait répondu

Isidore, qui, par cette réplique, avait mis les rieurs de son côté et le gêneur en fuite...

Berlichingen et Isidore étaient donc attablés au d'Harcourt depuis une heure environ, lorsqu'un employé de leur imprimerie arriva, porteur du premier exemplaire. Le rédacteur en chef y jeta les yeux, tandis qu'Isidore pâlissait d'émotion en y voyant l'article de tête où était exposé le programme du nouveau journal, signé de son patronyme, bien qu'écrit par Berlichingen.

Il avait à peine repris ses esprits, qu'une nuée de camelots débouchaient sur le boulevard.

— Demandez le *Réveil du Quartier Latin !*... Son premier et curieux numéro... cinque centimes !...

Un flot de complimenteurs s'abattit sur les deux jeunes gens... Et ce furent des tournées à n'en plus finir.

. . . .

Le soir — au fait, c'était plutôt le matin — quand Isidore se coucha, il plaça le journal, où son nom s'étalait en manchette, sur sa table de nuit. Il ne se lassait de le contempler.

Et il s'endormit en relisant son *Réveil*..

CHAPITRE V

Où Isidore imprime une direction nouvelle à sa vie, en lâchant celle du « Réveil du Quartier Latin ».

Ce jour-là, lorsque Berlichingen entra dans le cabinet d'Isidore, il trouva son directeur qui, la tête dans les mains, vérifiait une grande page couverte d'hiéroglyphes, que, malgré son ignorance en la matière, il reconnut être des colonnes d'addition. Le chroniqueur s'assit et attendit; puis, comme Isidore ne semblait pas s'apercevoir de sa présence :

— Voilà ton article pour le prochain numéro, dit-il en jetant un manuscrit sur la table.

— Je m'en fous, se contenta de répondre Isidore.

— Comment, tu t'en fous ?

— Je m'en moque, si tu préfères. Et je m'en moque parce que le prochain numéro ne paraîtra pas. Sais-tu combien il me coûte, ton sacré canard, depuis trois mois que nous marchons ?

— Dame !...

— 10,500 francs, tout simplement.

— Oh !

— Vois toi-même, voici la liste des dépenses par mois.

Prenant la feuille que lui tendait Isidore, Berlichingen lut, en effet :

Impression et tirage de 4 numéros (à 5.000 ex. chacun)	810 fr.
Clichés	60
Appointements du Rédacteur en chef	500
Appointements du secrétaire de la Rédaction	300
Articles inédits (400 francs par numéro en moyenne)	1.600
Droits de reproduction (50 francs par numéro environ)	200
Total pour un mois	3.500 fr.

— Multiplie par 3, poursuivit Isidore, et tu arriveras au total de 10.500 francs pour le trimestre écoulé, soit 42,000 francs par an, si je continuais. Joins à cela que les abonnements brillent par leur absence, que la publicité est à peu près nulle, que la vente au numéro paie à peine les camelots — et tu comprendras que j'arrête les frais !

Berlichingen ne trouva rien à répondre. Il reconnaissait que la liste de ces dépenses n'était nullement exagérée, et qu'Isidore en passait plutôt sous silence. Il savait notamment combien son jeune directeur se laissait « emprunter » facilement des sommes qu'il ne devait jamais revoir.

Il avait bien essayé de sermonner Isidore, et n'avait pas craint de se brouiller avec certaines personnes peu scrupuleuses, en défendant par trop énergiquement la caisse du journal.

— Monsieur, avait-il dit un jour à un

maladroit, quand on essaye de taper quelqu'un de cinq louis, il sied au moins d'employer une manière neuve et de ne pas resservir cette histoire usée du porte-monnaie perdu. Vous êtes un tapeur-pompier.

Et à un autre, qui, à minuit, était venu tenter de soulager Isidore de quelques billets bleus, il avait répondu simplement :

— Le « tapage » nocturne est interdit dans cette maison.

Mais il n'ignorait pas le caractère faible d'Isidore, et sa conviction était que les sommes « avancées » par le jeune homme aux uns et aux autres s'élevaient bien à quelques milliers de francs.

— Alors ? fit-il, atterré. Tu vas manger tranquillement tes revenus, sans rien essayer d'autre ?

— Non, dit Isidore. Le petit théâtre des Folies-Amoureuses est à vendre, à un prix

relativement peu élevé : vingt-cinq mille... J'ai pensé...

— A l'acheter ? Bravo !

— Je t'en confierai la direction artistique.

— Merci, mon vieux, opina Berlichingen, qui, avec sa mobilité d'esprit et sa faconde habituelle, improvisa incontinent un programme de représentations qui ravit Isidore.

— Mais, reprit l'infatigable palabreur, comment cette idée t'est-elle venue ?

— Mais en lisant l'annonce de la vente tout simplement, répondit Isidore d'un ton gêné.

La vérité était, en effet, tout autre. En apprenant la fortune du jeune ménage, la belle Ida, peu sympathique à Hortense jadis, qu'elle traitait intérieurement de « pimbèche » chaque fois qu'elle l'avait rencontrée chez Mme Dumenbrise, sa mère, la belle

Ida, donc, avait résolu un rapprochement intéressé. Sous un prétexte facile — quelques lignes la concernant, à insérer dans le courrier des théâtres du *Réveil* — elle avait rendu visite à Isidore. Et celui-ci, en qui renaissait l'admiration éprouvée pour la jolie fille, lorsqu'elle lui était apparue pour la première fois à l'Elysée-Montparnasse, l'avait reçue avec une affabilité toute particulière.

Ils avaient causé. Sans intention précise, Ida avait parlé de la vente du petit théâtre. Et Isidore, de plus en plus excité, avait aussitôt vaguement rêvé d'un cabinet directorial, avec des divans moelleux, idoines à recevoir les formes plantureuses de l'aguichante actrice, devenue sa pensionnaire...

CHAPITRE VI

Où, durant qu'Hortense s'ennuie, Isidore s'amuse.

La vie nouvelle, de luxe et de fêtes, que menait Isidore commençait de peser à Hortense. Tout d'abord, la jeune femme s'était réjouie de la fortune qui leur était tombée du ciel, et qui allait lui permettre de « faire la dame ».

Mais le sans-gêne des amis d'Isidore, ses sorties continuelles et ses rentrées tardives, le goût déplorable qu'il montrait à ne point abandonner son rêve d'antan — boire des liqueurs chères dans des cafés chics — et la mauvaise humeur avec laquelle il rece-

vait ses observations amicales l'emplirent peu à peu d'amertume.

Aussi la jeune délaissée fut-elle tout heureuse lorsqu'après le déjeuner que — par hasard — il venait de faire en tête à tête avec elle, Isidore lui dit :

— Tu ne sors pas assez, ma chérie. Va donc faire un tour au Luxembourg ; j'irai te retrouver sitôt expédiée une visite que j'attends, et nous prendrons l'apéritif ensemble.

— Quelle bonne idée ! fit-elle en sautant au cou de son ami.

Touchante innocence !

A peine était-elle sortie qu'Isidore, ayant frisé sa petite moustache et refait sa « raie », s'installait dans un petit salon, où, peu après, la belle Ida faisait son apparition.

Un gigantesque chapeau, garni d'immenses plumes, surmontait l'opulente artiste, dont se dégageaient abondamment des ondes

de parfum. Sa taille souple était prise dans une robe tailleur qui eût été délicieuse, si moins voyante. Et l'œil exercé d'Isidore eut vite reconnu que, dénuée de corset, la jeune femme était dans le terme classique des « signatures d'engagement ».

Aussi les conditions dudit engagement, déjà discutées, ayant été confirmées, le directeur des Folies-Amoureuses attira sur un divan sa nouvelle pensionnaire, qui crut devoir desserrer un peu son corsage. Et Isidore, s'il eût eu quelques lettres, eût pu réciter les vers du poète qui signa « Un petit-fils de l'Arétin » la rarissime plaquette intitulée *Treize à la douzaine :*

Les volets sont mi-clos dans la chambre amoureuse...
Viens, ma toute chérie, et laisse-toi baiser :
Laisse mes mains courir et partout se poser
Sous ta jupe, qui flotte en sa grâce joyeuse.

Ne dévêts pas encor la chair luxurieuse,
Sur cette chaise longue où je veux t'épuiser ;
Voici que m'apparait, pour le brutaliser,
Ton pantalon léger sur ta peau capiteuse...

Je frôle les bas noirs de tes jambes graciles
Qui sont, à ma caresse, exquisement dociles ;
Le rose de ta cuisse enfin se laisse voir...
..........,........... ....

Mais les lèvres d'Isidore étaient trop occupées (ailleurs) pour chanter cet hymne sensuel.

. . . .

— Alors, cher ami, les répétitions commenceront lundi ?

— Lundi, à midi, répondit Isidore.

Il ouvrait la fenêtre pour chasser l'odeur fauve qui régnait dans la pièce, et se pencha dans la rue. Une forme rapide s'engouffrait par la porte cochère.

— Zut ! Hortense qui rentre !...

— Rassure-toi, je me sauve, ricana Ida, qui s'enfuit dans un frou-frou de soie, après un baiser voluptueux.

Isidore répara hâtivement le désordre de sa toilette, et la porte s'ouvrit.

— Eh bien ! dit Hortense tout essoufflée de l'ascension rapide, et cette promenade ? Voilà deux heures que je t'attends au Luxembourg.

— Tu vois, j'étais occupé... pour un engagement...

A l'embarras du jeune homme, Hortense devina tout.

— Ida !... Tu engages cette fille ?

Isidore prit le parti de jouer l'impatience.

— Ah çà ! tu ne vas pas te mêler de mes affaires, n'est-ce pas ?

Hortense ne répondit pas ; deux grosses larmes coulèrent seulement le long de ses joues pâles.

Mais Isidore, sans les voir, fit claquer la porte, et grommela en s'en allant :

— Ah ! mais, elle commence à m'embêter, la môme !...

CHAPITRE VII

Où le théâtre des Folies-Amoureuses, acquis par Isidore par folie d'amour, fait une ouverture sensationnelle, et une brèche dans le porte-monnaie d'icelui.

— Tout le monde est prêt ?... Allez !

Le régisseur frappa les trois coups, et le rideau se leva, devant une salle soudain silencieuse.

Isidore se blottit contre un portant, d'où il apercevait un coin du public. Son cœur battait à se rompre...

Toute la critique, le Tout-Paris des premières avaient été convoqués à cette répétition générale, et, à voix basse, Berlichingen désignait à Isidore des crânes illustres.

— Cette barbe et cette chevelure olym-

pienne, encadrant un profil à la Edouard VII : Mendès ; cette calvitie légendaire : Gauthier-Villars. Et là-bas, regarde P. Largy, Henri Moreau, Claverye d'Estrées, Fabrice-Lémon, Fordyce, De Marsan, Ch. Quinel, G. Montignac, G. Coquiot...

Mais Isidore ne l'entendait plus, dans l'attente anxieuse où il était des applaudissements qui annonceraient la bataille gagnée.

. . . .

Le choix du spectacle avait été fait par Berlichingen, à qui Isidore s'en était entièrement rapporté, et ce choix révélait un éclectisme aimable, en même temps qu'une audace non exempte de danger.

La soirée commençait par un acte d'un bon ami de Berlichingen, Ludovic Février, un talentueux auteur que la Comédie-Française devait jouer un jour ou l'autre — plutôt l'autre, avait formellement promis M. Claretie.

Echappé de l'Asile était une étude de maisons de fous, pour laquelle Février n'avait pas craint de se faire passer pour dément, et enfermer à Villehébreu d'où il avait eu, ensuite, toutes les peines du monde à sortir.

Comme intermède, le maître chansonnier Jacques Ferny devait venir ironiser sur la situation politique, suivi d'une chanteuse, dans un répertoire ultra-moderniste, composé de chansons de Paul Briollet, E. Dédé, Georges Montignac et Christiné.

La seconde pièce avait été demandée à Willy, qui avait donné avec joie une saynette pleine de situations hilarantes et de mots à l'emporte-pièce — à la cantharide, avouaient les autres.

Entre cet acte dont le succès paraissait indubitable, et la revue mêlée d'ombres, *Musette*, spécialement écrite — avec quelle verve mordante ! — par Léon Abric, on

devait encore entendre le poète beauceron Gaston Couté, dans ses éloquentes satires sociales...

Le public blasé qui s'entassait dans la petite salle — remise à neuf, à grands renforts de billets de mille — parut se plaire à ce programme.

Echappé de l'Asile lui fit passer une demi-heure de véritable épouvante. Ferny ravit ses tendances frondeuses en ridiculisant le ministre désigné pour les finances,

Ni parce qu'il savait jouer du bigophone,
Parler du nez, ainsi que dans le téléphone,
Et contrefaire, au point qu'on pouvait s'y tromper
Le hurlement plaintif du goujon constipé,
... Ni même à proprement parler, pour les finances,
Mais exclusivement pour sa grand influence
Sur le contribuable, et sa dextérité
— Dont il s'était fait presque une célébrité —
A le faire égoutter d'une taxe nouvelle.
Comme un marteau-pilon, comme une manivelle
Compressent le trognon d'un vieux citron flapi
A le déshumecter de son dernier pipi !

Et les quelques minutes de musique pi-

mentée qui avaient suivi — et dont Berlichingen n'attendait pas l'exécution sans quelque appréhension ! — loin de sembler déplacées, dans ce cadre fantaisiste, avaient été unanimement goûtées.

L'acte de Willy comme la revue de Léon Abric — où triompha la belle Ida, et où, sur la toile, avaient paru en ombres, spirituellement caricaturées par Roubille, toutes les notoriétés du jour — avaient été deux longs éclats de rire.

Quant aux poèmes savoureusement anarchistes de Couté, ils avaient passé « comme une lettre à la poste », les invectives les plus mordantes à l'hypocrisie de la société contemporaine ayant même été ovationnées au passage par le public mondain qui se conjouit dès qu'on le fouaille.

Le rideau tombé, après des *bis* et des rappels répétés, des groupes se formèrent, et tous les regards se tournèrent vers celui

où pérorait Willy, coiffé de son immuable bords-plats, échangeant avec le poète Léon Passurf, d'invraisemblables coqs-à-l'âne...

Directeurs, secrétaire, auteurs et interprètes sablèrent le champagne au succès des Folies-Amoureuses, et Isidore fut si flatté, et il noya sa joie dans tant de champagne, que, voulant offrir une nouvelle coupe à Ida, dont il ne cessait de lorgner les rotondités postérieures, la langue lui fourcha, et il balbutia :

— Encore une croupe de cette noble liqueur, belle Idalisque ?...

CHAPITRE VIII

Où le lecteur prendra connaissance de deux lettres qui ne lui étaient point destinées

Isidore, ce jour-là, était sorti à dix heures du matin, « pour aller surveiller les répétitions du prochain spectacle », avait-il dit à Hortense. Et il avait ajouté :

— Je serai de retour avant midi.

Quand il rentra, en compagnie de Berlichingen, — il était cinq heures du soir — la mère Camus lui remit une lettre, « laissée par madame, qui était sortie en pleurant ».

Isidore la prit, avec une pointe d'inquiétude, et lut tout haut :

Mon cher Isidore,

Je vois bien que tu as assez de moi. Je m'en vais. Ainsi tu ne seras plus obligé de te cacher pour fréquenter Mlle Ida, et nous éviterons à l'avenir les scènes que nous avions depuis ta nouvelle situation, et qui croissaient chaque jour. Ainsi tu pourras rentrer à l'heure qui te plaira, ou même ne plus rentrer du tout, si le cœur t'en dit.

Je souhaite seulement à ta nouvelle maîtresse d'avoir autant de patience que moi.

Tes amis sont maintenant suffisamment nombreux, et tes plaisirs assez variés pour que mon départ ne te chagrine pas outre mesure. Peut-être même que tu le souhaitais sans oser me le dire.

Crois bien que je t'écris tout cela sans amertume, sinon sans tristesse, et si je suis obligée de quitter une vie qui n'est plus tenable, préférant reprendre mon métier d'au-

trefois, je n'en garde pas moins le souvenir de bons moments que nous avons passés ensemble.

C'est à cause d'eux que je t'embrasse, pour la dernière fois,

Hortense BOUTON,

13, rue des Feuillantines, V^e^.

Isidore, sensible au fond, avait, en achevant sa lecture, une violente envie de pleurer, et il fut sur le point de courir à la nouvelle adresse d'Hortense, pour lui jurer une fidélité éternelle et la ramener au bercail.

Mais l'image d'Ida lui apparut en pensée. Puis, il craignit — bien à tort ! — les railleries de Berlichingen, s'il eût montré son émotion.

— Eh bien ! dit celui-ci, que vas-tu faire ?

— Mais rien, fit Isidore, d'un ton qu'il s'efforça de rendre dégagé. Elle reprend sa

liberté, tant mieux pour elle ; elle me rend la mienne, tant mieux pour moi.

Berlichingen réfléchit :

— Réponds-lui, au moins.

— Alors, dicte-moi, car j'écris moins bien qu'elle, tu sais.

Il prit une feuille de papier et Berlichingen dicta :

Ma chère Hortense,

Ta détermination me semble trop définitive pour que j'essaie de t'y faire renoncer. Sache seulement que j'étais bien loin de souhaiter une rupture, et que si, même, tu veux un jour reprendre la vie commune, tu seras la bien venue.

— Tu peux écrire ça s'interrompit Berlichingen. Ça n'est pas cette phrase qui la fera revenir. Je continue :

Je n'ignore pas à quelles difficultés tu te

*butteras avant de trouver du travail. Permets-moi donc, en mémoire des heures douces dont tu me parles, de t'aider à les vaincre. Chaque mois, à partir de demain, cent cinquante francs seront déposés à ton nom chez mes banquiers, MM. Coupon, Prime et C*ie*, 68* bis, *rue du Cherche-Minuit.*

La somme est modeste ; je sais que c'est la seule façon de te la faire accepter.

Je te prie de croire, ma chère Hortense, aux sentiments plus affectueux que tu ne crois d'

Isidore CHAROGNAC.

— Ça va-t-il ainsi ? demanda Berlichingen ?

— Ça va !

— Alors cachète, et allons prendre un demi !

CHAPITRE IX

Où dans la direction des Folies-Amoureuses, Isidore reste seul et ce n'est pas assez !

Dans le cabinet directorial des Folies-Amoureuses, Isidore et Berlichingen échangeaient des propos plutôt vifs. Et la voix aigre du directeur faisait, avec la voix tonitruante du secrétaire, un dialogue si bruyant qu'on l'entendait des pièces voisines.

— Oui, mon vieux, disait le chroniqueur, voilà ma conclusion. Tu fais sottises sur sottises.

— Dis-les voir, un peu ?

— D'abord, tu as lâché, pour une grue, une petite femme qui t'aimait bien.

— Ça, c'est mon affaire.

— C'est ton affaire, en effet, et je ne m'en occuperais pas, si cette gourgandine d'Ida n'exerçait sur toi l'influence la plus fâcheuse. Depuis trois mois que nous avons ouvert les Folies, je m'esquinte à te fournir des programmes variés auxquels tu rendras cette justice qu'ils attirent du moins le public.

— Pas assez pour payer les frais, cependant.

— Les frais nécessités par l'ouverture d'un théâtre ne se paient pas en trois mois. En tout cas ce n'est pas en engageant cette pierreuse, qui joue comme une oie et chante comme un gond rouillé, et qui a avec Ida des relations sur la nature desquelles tu me parais t'illusionner fortement...

— Saligaud !

— N'importe ; si c'est avec cette fille que tu comptes faire le maximum, tu te fourres le doigt dans l'œil, mon petit.

— Est-ce toi qui paie ?

— Non, mais c'est moi qui assume la responsabilité du spectacle. Et je ne veux pas qu'on puisse dire...

— Tu ne veux pas ? — la voix d'Isidore s'était faite plus perçante, — tu ne veux pas? Qui est-ce, ici, qui a le droit de vouloir ? J'engagerai qui je voudrai. Et si ça ne te plaît pas...

— Je n'ai qu'à m'en aller, n'est-ce pas ? Eh bien ! ça ne va pas traîner...

La porte s'ouvrit violemment, et Berlichingen sortit si vite, qu'on eût à peine le temps de l'entrevoir avant qu'il disparût.

— Ah ! mais, il m'embêtait, à la fin ! dit, resté seul, Isidore.

L'orgueil du jeune homme avait pris, en quelques semaines, des proportions déme-

surées. Et l'influence de Berlichingen sur les auteurs et les artistes lui portait décidément ombrage. Est-ce qu'on le prenait, lui, pour un petit garçon ? On allait voir ce qu'il allait faire, livré à lui-même.

Pourtant, le soir, quand l'heure de la représentation quotidienne arriva, et qu'il se trouva seul dans les coulisses, après s'être trouvé seul chez lui — son union avec Ida n'avait pas pris la forme du collage définitif, et les deux amants n'habitaient pas ensemble, — il eut comme un remords d'avoir laissé partir celui qui avait été son collaborateur de tous les instants.

Cette impression s'évanouit à l'arrivée des artistes, qui, sitôt connue la nouvelle, assurèrent leur « sympathique et avisé directeur » de tout leur dévouement.

Mais elle reparut, plus vive encore, quand, à travers le trou du rideau, le jeune parvenu vit se remplir la salle.

La nouvelle du départ de Berlichingen s'était répandue comme une traînée de poudre. Et Isidore contemplait, non sans quelque inquiétude, les têtes qui apparaissaient au parterre et aux galeries supérieures, celles de dessinateurs bohèmes et d'écrivains ratés, dont, au *Réveil du Quartier Latin* et plus tard aux Folies-Amoureuses, il s'était fait de mortels ennemis en refusant leurs caricatures, leurs articles ou leurs pièces.

Et les interpellations que tous ces gens échangeaient faisaient passer des frissons dans le dos d'Isidore.

— Eh ben, vieille branche, paraît qu'on va rigoler c' soir ?

— Paraît.

— Le spectacle va être drôle, à ce qu'on dit ?

— Faut croire, je n' suis v'nu qu' pour ça.

— Moi aussi.

— Moi aussi.

— Et moi donc ! J'ai même apporté mon sifflet à roulettes.

— Moi, j'ai mes clefs, ça suffira.

— Moi, ma canne.

— Ça ne m'étonne pas. Tu es si « canard ».

Et de rire...

« Ah çà ! songeait Isidore, c'est-il le chahut qui se prépare? »

Et il se demanda à quels moyens cabalistiques il pourrait recourir pour conjurer cette cabale.

Une idée lui vint. Il sauta dans un fiacre et se fit conduire au commissariat du quartier, où il expliqua qu'il craignait du tapage.

— Je vais vous donner deux agents supplémentaires, dit le secrétaire du commissaire — un gros type bedonnant et réjoui, portant, sur un torse râblé, une trogne Rablé... sienne, — du reste, j'irai moi-même

faire un tour, vers dix heures, dans votre établissement.

Isidore remercia, embarqua les deux agents et revint en toute hâte.

Comme il arrivait au théâtre, la toile se levait.

« Pourvu que, par contre, mon étoile ne se couche pas », songea-t-il.

Il s'agissait, évidemment de sa bonne étoile, — non de l'artiste qui était l'Etoile du lieu. Il n'avait jamais peur que celle-ci se couchât, — couchant avec...

CHAPITRE X

Suite du précédent.

La vue des deux agents, entrant dans la salle, calma-t-elle les ferments de révolte répandus dans la salle ?

Toujours est-il que la première pièce fut jouée à peu près sans encombres, bien qu'au milieu d'une indifférence à peu près générale.

Il était évident que le public s'intéressait peu au spectacle ; il attendait *autre chose*. Aussi les mots ne « passaient pas la rampe » et le jeu des acteurs s'énervait de ne pouvoir établir le « courant » entre artistes et

auditeurs, sans lequel il n'est nul succès possible.

Quelques rares applaudissements éclatèrent, à la chute du rideau, et une diseuse de valses lentes, — qui avait remplacé la chanteuse de musiques égrillardes — parut en scène.

Elle fit entendre quelques rengaines, dont le parterre reprit le refrain en gouaillant.

La fronde reprenait le dessus. Mais l'ensemble était trop parfait pour que la force armée pût intervenir, et la chanteuse en fut quitte pour écourter son « numéro » de moitié.

Elle rentra dans la coulisse, mécontente et de méchante humeur, et Isidore, à l'exemple de Berlichingen jadis, appela Jehan Rictus, qui avait succédé à Ch. Fallot, dans l'intermède montmartrois, et dont c'était le tour.

Mais l'écho, seul, lui répondit :

— Rictus ! Rictus !...

Dans la salle, le public s'impatientait.

— Mais, nom de Dieu ! rugit Isidore, c'est pourtant son heure.

Il tira sa montre et constata qu'au contraire il était dix heures moins dix, et que le poète du Pauvre ne passait qu'un quart d'heure après. Le spectacle était en avance, les acteurs ayant joué plus vite, ainsi qu'il arrive, chaque fois que le public ne « marche » pas et la chanteuse n'ayant chanté que deux valses au lieu de quatre.

Le tapage croissait de minute en minute.

— Viendra, viendra pas ! chantait le parterre.

Et les cannes frappaient le parquet, sur le rythme des *Lampions*.

— Mais que faire, bon Dieu ! que faire ?

Isidore s'arrachait les cheveux.

Ah ! si Berlichingen avait été là ! Crânement, il fût monté en scène, et aurait fait patienter le public, grâce à l'une de ces

harangues verveuses et fantaisistes, dont il avait le secret !...

Les cris et les coups de canne continuaient.

— Viendra ! viendra pas !

— Rendez l'argent, alors ?

La porte s'ouvrit. Isidore se précipita ! Ida entra, suivie d'une amie.

— Vite, vite, dit-elle à Isidore. Voici mon amie Liquette, qui va les calmer en leur dansant la danse nouvelle, la *Gambillarde*, son grand succès à Tabarin.

— Ah ! mademoiselle, vous me sauvez la vie ! balbutia Isidore, en poussant vers la scène la jeune femme qu'une immense acclamation salua.

La *Gambillarde ?* O prudes lectrices, ne faites pas apprendre ce pas à vos filles, ou enfermez leurs jambes en des pantalons hermétiques, car elle impose à ses secta-

teurs des levées de jambes à ruiner toutes les lois de l'équilibre.

Le secrétaire du commissaire venait d'entrer et il contemplait avec ahurissement — mais peut-être sans déplaisir ? — ce numéro sensationnel, non inscrit au programme.

— Plus haut ! plus haut ! criait le public.

Et Liquette obéissait, sans pudeur.

Tout à coup, au milieu des vivats et les cris d'animaux qui éclataient dans tous les coins de la salle, un craquement se fit entendre. C'était le pantalon de Liquette, qui se refusait à prendre part plus longtemps à ces ébats, et, en se retirant, laissait voir...

Non, vieux messieurs qui me lisez, je ne vous dirai pas ce qu'il laissa voir ; car il est inutile de vous exciter inopportunément.

Sachez seulement que le rideau tomba au milieu du plus formidable charivari qu'il soit possible d'entendre, et que le lende-

main un inspecteur de la Préfecture de police apportait à Isidore un ordre de fermeture immédiate.

Monsieur Bérenger, conjouissez-vous !

CHAPITRE XI

Où Isidore se fait rouler à la roulette et tromper par Ida.

Faire des démarches pour obtenir un levé d'interdiction ? Faire agir des influences ? Faire appel à quelques collaborateurs du métier, pour éviter, à l'avenir, de nouvelles bévues ?

Isidore y songea faiblement.

Mais la belle Ida lui ayant persuadé que sa santé, ébranlée par son rôle important de commère, dans les deux revues des Folies, nécessitait un séjour de quelques semaines sur la Côte d'Azur. Isidore accepta aisément ; et tous deux partirent, après que le jeune et malheureux directeur eût chargé

une agence spéciale de la sous-location des Folies-Amoureuses, qu'il avait à bail !

Isidore, au surplus, n'était pas fâché d'être délivré de ses succès administratifs et la perspective de visiter des contrées inconnues lui souriait fort ; car, Parisien de Paris, il n'avait vu, jusqu'alors, d'autre pièce d'eau que le lac de Montsouris, d'autre forêt que le bois de Boulogne, d'autre mont que celui des Martyrs.

Ida, qui devinait que la mer d'Azur ne lui suffirait pas, avait emmené la sienne, et Mme Dumenbrise, fermant momentanément sa boutique interlope du boulevard Rochechouart, avait quitté son attitude de « marchande de curiosités » pour celle de « mère d'actrice ». Seulement, bavarde à rendre des points à toutes les pies du monde — à Pie X lui-même — elle ne ressemblait nullement à cette mère qu'on nomme, au Conservatoire, la mère Cas-

pienne, parce qu'elle ne communique avec aucune autre mère...

Et une existence avait commencé, qui enchantait Isidore par sa nouveauté. Excursions, fêtes, soupers dans les établissements extra-chics et ultra-chers le ravissaient tellement, qu'il avait à peine conscience des sommes énormes qu'ils lui coûtaient. Il réglait toutes les additions, avec l'indéfectible sérénité d'un millionnaire.

Vêtu comme un parfait gentleman — des romanciers raseurs vous décriraient même la « coupe impeccable » de ses smokings, mais, moi, je vous en fais grâce : — il était tout fier d'arborer à son bras sa plantureuse maîtresse, toujours excentriquement — et ruineusement — habillée.

Du paysage méditerranéen, il n'eût pu dire grand'chose, n'ayant guère le temps de l'aller voir. Par contre, il connaissait tous les endroits selects, avait appris les noms

les plus compliqués des boissons internationales, et le Casino n'avait pas d'hôte plus assidu que lui.

Les petits chevaux et le baccara l'avaient, dès l'abord, séduit. Il avait vu des messieurs aux doigts chargés de bagues étincelantes, aux gilets voyants et au teint basané, ramasser de fortes sommes, d'un air négligent. Et le désir d'imiter tout ensemble le résultat de leur jeu et leurs attitudes lui était venu tout naturellement.

La passion des cartes et du tapis numéroté, puis le désir du gain qui s'ensuivit le tinrent même si fort qu'il passa bientôt ses journées dans les salles de jeu, et perdit des sommes considérables. Et un jour, Ida lui ayant demandé une bague entrevue à la vitrine d'un bijoutier, il promit d'une façon si dilatoire que sa promesse avait l'air d'un refus, et que sa maîtresse ne s'y trompa point.

— Quoi donc, mon cher, ne pouvez-vous m'offrir cet objet qui me fait envie ? Soixante louis, n'est-ce pas une bagatelle ?

— Ne pouvez-vous attendre à votre tour ? répondit Isidore, qui, parfois aussi, cessait de tutoyer Ida, par « genre ». Et d'abord, quelle particularité cette bague a-t-elle? ajouta-t-il spirituellement. du moins il le croyait.

Le calembour irrita la belle fille, qui répliqua :

— Ce bijou me fait envie, voilà tout ce que je puis vous dire. À vous de m'informer si, oui ou non, vous voulez me refuser cette satisfaction encore.

Et Isidore avait capitulé.

Il le fit sans trop de regrets, du reste, croyant bien avoir découvert le moyen de « se refaire ».

Il avait remarqué, au Casino, un monsieur couvert de bijoux, de qui la mine cos-

sue et l'accent sud-américain l'avaient fortement impressionné. Chaque jour, ce gentleman venait s'asseoir devant le tapis des petits chevaux ; il attendait quelques coups, « voyait venir ». Puis, choisissant un numéro, plaçait dessus une mise de cinq francs, qu'il augmentait proportionnellement, jusqu'à ce que ce numéro sortit. Il s'en allait alors, ayant emporté une somme qu'Isidore n'avait jamais calculée, mais qu'il estimait devoir être rondelette

L'idée lui vint d'imiter ce monsieur, — mais « en grand ».

Ayant donc télégraphié à son banquier, il entra un jour au Casino, le portefeuille bourré de banknotes qu'il étala devant lui, négligemment.

Par un hasard étrange, son modèle était absent. Mais Isidore avait suffisamment étudié son jeu pour le reproduire. Ayant donc observé que le 4 sortait, ce soir-là, assez

souvent, il jeta un billet de cinquante francs sur le losange imparti à ce numéro.

Ce fut le 5 qui sortit.

Isidore doubla sa mise.

Le cheval numéro 3 gagna.

Isidore mit deux cents francs.

Puis comme tous les numéros sortirent successivement, quelques-uns même plusieurs fois, — à la seule exception du 4, — Isidore, en doublant toujours sa mise, en arriva à engager des sommes considérables, si considérables même, qu'il laissa passer un tour, afin de compter ce qu'il lui restait d'argent — ce qu'il n'avait point misé —, le 4 profita justement pour sortir !

Pâle, des gouttes de sueur perlant à son front, Isidore s'aperçut que, sur les soixante mille francs apportés tout à l'heure, cinq mille à peine lui restaient, ce qu'il jugea fort insuffisant pour tenter sa revanche.

Il sortit, en proie à un frisson nerveux et les idées troubles.

Il errait depuis quelques minutes dans les bosquets du Casino, un peu calmé par l'air qui le rafraîchissait, lorsqu'il aperçut, dans la demi-ombre de ce soir tombant, Ida qui se promenait avec le monsieur aux bijoux resplendissants, et de qui les gains réguliers l'avaient conduit à cette imitation malheureuse.

Elle le connaissait donc ?

Quelle occasion, pour se faire expliquer en détails la combinaison merveilleuse qui allait réparer la brèche énorme faite à sa bourse, par cette villégiature ruineuse !

Tout joyeux à l'idée de ces bénéfices prochains, il s'avança vers les deux promeneurs, qui, sans entendre ses pas, continuaient leur promenade.

Il allait les aborder, lorsqu'une phrase du gentleman sud-américain le vrilla sur place :

— Ma cérie, disait le gentleman, mon anze, si tu pouvais savoir combien ze t'aime... combien ze souffre de te posséder si rarement...

Quoi !

Ida était la maîtresse de cet homme ?

Isidore eut, un instant, la pensée de lui sauter à la gorge.

La sagesse, en lui, reprit le dessus. Il rentra à l'hôtel, d'où, par bonheur, Mme Mère était absente, entassa rapidement ses objets et son linge dans une malle et régla les dépenses faites depuis son arrivée jusqu'à ce jour, en annonçant que « ces dames resteraient quelques jours encore ».

Puis, s'étant fait conduire à la gare, il prit le rapide pour Paris, pressé de fuir la Côte d'Azur avant d'y être tout à fait... à la côte !...

CHAPITRE XII

Où Isidore, bien que mauvais chrétien, connaît des persécutions néroniennes.

Du temps avait passé, et des événements divers étaient advenus dans la vie d'Isidore.

Rentré à Paris, le noceur d'hier s'était réveillé bon fils. Et sa première visite avait été pour ses parents, qu'il n'avait pas vus souvent, depuis la veine qui lui était échue, et à qui il faisait servir une petite rente mensuelle.

Une douleur réelle l'attendait dans son avenue natale. Mme Charognac était morte, et son mari avait été si vivement affecté par

sa perte, qu'à dater de ce jour il dépérit à vue d'œil, et qu'Isidore n'arriva que pour recueillir son dernier soupir.

Isidore en conçut une vraie douleur, et se repentit amèrement de l'indifférence — surtout apparente — qu'il avait témoignée à ses « auteurs », dans ces derniers mois...

Las des hommes, des choses et du hasard, il transporta ses lares à Beaupré-les-Esgourdes, un village perdu du Loiret, à quatorze kilomètres de tout chemin de fer, résolu à y vivre une vie simple et saine, exempte d'agitation et de désir.

Il avait loué une villa coquette, bâtie au milieu d'un jardin aux allées rectilignes, où de classiques boules de fer-blanc miraient le ciel. Dans un bassin de deux mètres de circonférence, un Cupidon de plâtre faisait risette à un jeu d'eau minuscule.

Isidore se levait à l'aube, pêchait à la

ligne, s'attendrissait sur le charme d'horizons qu'il ne goûtait qu'à travers les livres, et — chose horrible pour le fils d'un gniaff — portait des sabots...

Confortablement étendu dans une chaise longue d'osier, le jeune homme songeait, un jour, sur la terrasse de sa villa. Il songeait aux sottises qu'il avait faites, à la malencontreuse ambition qui l'avait poussé à la direction des Folies-Amoureuses, après celle du *Réveil du Quartier Latin*, à l'orgueil stupide par la faute duquel il avait laissé partir sa petite amie Hortense — maîtresse idéale qu'il eût bien voulu avoir près de lui maintenant.

Mais quelle apparence qu'elle acceptât de reprendre la vie commune, à présent, et puis, où la prendre ?

Il revivait par la pensée cette existence tourbillonnante et fébrile qu'il avait menée pendant plus d'un an, et de laquelle ne lui

restaient que des souvenirs amers et... des autographes non monnayables. Et il songeait aussi à son capital écorné par les « tapages » innombrables, par son journal, son théâtre, Ida, le voyage à Nice, les cadeaux à Mme Dumenbrise, les petits chevaux, sans compter le krach d'une affaire industrielle dans laquelle, sur des conseils fallacieux, il avait placé une soixantaine de mille francs.

Bref, c'était quatre cent mille francs, évanouis en une année, au prix de quoi il avait acquis la sagesse !

Mélancolisé par ces réflexions, il chercha une diversion. Il atteignit de la main un gramophone qui se trouvait sur un plateau, et le mit en mouvement. Et, bientôt, son esprit vogua dans l'azur, au son de la *Valse bleue*.

Un coup de sonnette violent le fit sursau-

ter. Derrière la grille, en face, une ombre s'agitait.

« Quelque fournisseur, songea Isidore, qu'il attende ! »

Mais la sonnette ayant tinté de nouveau, impérieuse, il dut convenir que ce n'étaient point là les manières d'un commerçant obséquieux. Et, inquiet de savoir qui venait le relancer si loin de Paris, — si loin de toute communication, — il se décida à aller ouvrir, sa bonne ne se dérangeant décidément pas.

Comme il arrivait à la grille, un cri de surprise lui échappa :

— M. Néron !...

— Mon cher Isidore !

Et son ancien patron, avec des effusions à n'en plus finir, entra et s'extasia sur la retraite d'Isidore.

— Splendide ! Admirable ! Un rêve !...

Le jeune maître de la maison fit apporter un nouveau siège, et les deux hommes s'assirent devant des rafraîchissements.

— Et quoi me vaut, cher monsieur Néron, le bonheur de votre visite ?

— Une affaire, mon cher Isidore, une affaire merveilleuse qui se présente et à laquelle je tiens que vous participiez.

Et, avec l'abondance de détails qui lui était familière, M. Néron exposa à Isidore qu'une hausse formidable allait se produire, en Bourse, sur le Baurium grec (Il le prouvait par des articles de journaux, des rapports d'ingénieurs, des lettres). Il y avait une fortune rapide à faire ; acheter — à terme — pour cinquante ou soixante mille francs d'actions, et les revendre, dans un mois environ, dès que la hausse imminente se serait produite.

Et M. Néron faisait pénétrer à Isidore les

arcanes de la vente et de l'achat à terme, des reports de quinzaine et de la réponse des primes.

L'ex-directeur de journal écoutait bouche bée. Sa perspective de refaire (et au delà) sa fortune l'alléchait violemment. Et il avait assez fréquenté M. Néron pour savoir qu'il se connaissait en bonnes affaires. Mais en même temps il se méfiait de l'agent de publicité.

— Et à qui faudrait-il confier les cinquante ou soixante mille francs dont vous me parlez ? A vous ? demanda-t-il enfin, laissant voir sa défiance intime.

— Pas du tout ! s'empressa de répondre M. Néron. Vous enverrez cette somme à la grande Banque franco-étrangère, qui fera l'opération par l'intermédiaire d'un agent de change, *c'est-à-dire sous le contrôle du Gouvernement*.

Cette réplique rasséréna Isidore. Une der-

nière question lui brûlait les lèvres, qu'il se décida à formuler.

— Et quelle commission me demandez-vous dans cette affaire ?

— Aucune immédiatement. Vous me promettrez seulement le quart des bénéfices, que vous me verserez lorsqu'ils seront réalisés.

Cette fois, la défiance d'Isidore s'évanouit tout à fait.

Le soir même, en reconduisant, dans sa charrette anglaise, M. Néron à la gare voisine, il télégraphia à son banquier de remettre cent mille francs (toute sa fortune) à la banque Franco-Etrangère, à titre de « couverture » en même temps qu'il remettait à l'agent de publicité un formidable ordre d'achat de Baurium.

Quinze jours après, il recevait une lettre ainsi conçue :

BANQUE FRANCO-ÉTRANGÈRE

AU CAPITAL DE 950.000 FRANCS

—

PARIS

Monsieur Isidore Charognac
Beaupré-les-Esgourdes, Loiret.

Nous avons l'honneur de vous faire connaître que depuis votre ordre d'achat, les actions du Baurium ont subi une baisse continue. Craignant un effondrement complet, et n'ayant pas reçu de vous un ordre de report, nous avons vendu à la dernière liquidation, avec une perte de 99.540 francs. Nous vous renvoyons donc, sous ce pli, la somme de 460 francs, reliquat de votre couverture.

Veuillez agréer, etc.

LE DIRECTEUR.

Illisible.

Surpris en plein espoir par cette missive sèche, Isidore dut la lire et la relire pour en comprendre le sens.

Puis, ne pouvant croire qu'il avait tout perdu, il se fit conduire immédiatement chez un avocat de la ville voisine à qui il exposa sa mésaventure.

— Monsieur, dit l'homme de loi après l'avoir écouté attentivement, il est tout probable que vous avez été victime d'une escroquerie et que le nommé Néron et le directeur de cette banque sont deux filous qui, sachant la baisse du Baurium certaine, ont simplement mis votre argent dans leur poche sans faire l'opération convenue. Seulement pour le prouver, il faudrait une enquête délicate, beaucoup de temps et... beaucoup d'argent.

— Beaucoup d'argent, dit Isidore, mais il ne m'en reste plus !

— Alors, monsieur, il est bien inutile que

vous entamiez une lutte qui tournerait sûrement à leur avantage.

. . . .

Pour la première fois, apparut à Isidore l'évidence des théories de Galilée. Car il *vit* positivement la terre tourner.

CHAPITRE XIII

Où Isidore fait procéder à une expertise qui augmente son dépit de ses ex-bêtises.

— Cet original de Willette, à combien l'estimez-vous ?

— Cet original ? Mais ce n'est pas un original ! C'est une simple épreuve (assez mal tirée, d'ailleurs), qui vaut bien quarante sous.

— Je l'avais payée deux cents francs. Et ce Steinlen ?

Et Isidore promenait l'expert à travers les salles de sa villa.

A la suite de sa perte de Bourse, qui le ruinait totalement, il avait pris une résolu-

tion héroïque ; puisqu'il n'avait pas su se servir de sa fortune, il rentrerait à Paris et travaillerait. Et, ne voulant rien conserver qui pût lui rappeler son opulence, il avait décidé de bazarder ses « objets d'art », — statuettes, tableaux et dessins.

Mais les estimations de l'expert qu'il avait fait venir étaient loin de répondre à son attente. Toutes ces petites choses inutiles que ses amis lui avaient fait payer des prix fous — en les lui présentant comme des « occasions » magnifiques — n'avaient, en vérité, nulle valeur. Et Isidore, roulé cette fois encore, comprenait, mais un peu tard que si les « occasions » ne font pas les larrons, du moins elles les font vivre...

L'expert continuait sa tournée, inexorable.

— Ce Steinlen n'est qu'une copie, et ce vieux meuble breton, — qui n'a sûrement pas dix ans d'existence — provient, à n'en pas douter, du faubourg Saint-Antoine.

— Ce tableau de Henner ?

— C'est un faux Henner.

— Et ce service de table, en vieille porcelaine de Quimper ?

L'expert retourna quelques assiettes, pour en vérifier la marque.

— Ce Quimper se fabrique à Dunkerque.

— Mais alors ?...

Isidore, atterré, ne put en dire davantage.

L'expert réfléchit quelques secondes, puis fit, mentalement, une addition rapide.

— Alors, cher monsieur, les objets qui possèdent le plus de valeurs sont ceux sur lesquels vous comptiez le moins : les diverses pièces de votre mobilier moderne ; quant aux œuvres d'art...

Une sourire acheva sa pensée.

— Enfin, dit Isidore, combien, à votre avis, puis-je retirer de ce qui est ici ?

— Deux mille francs, peut-être.

— Mais ça m'en coûta plus de douze mille !

L'expert eut un geste vague.

— Que voulez-vous ? Sur cette somme, vous pouvez considérer que dix mille francs sont partis sans retour. — La voilà bien, la définitive retraite des Dix Mille ! acheva-t-il pour montrer son éducation classique.

Mais Isidore ne comprit pas cette xénobouffonnerie.

CHAPITRE XIV

A chacun son métier,
les vaches seront bien gardées.

Depuis six semaines, Isidore arpentait le pavé, à la recherche vaine d'un emploi qui lui permît de vivre.

Son ancien métier de camelot ne lui disait rien qui vaille. Il eût voulu « quelque chose dans un bureau ». Mais partout on lui faisait la même question :

— D'où sortez-vous ? Que savez-vous faire ?

Et Isidore avait beau arguer de sa bonne volonté et de son application, partout on l'éconduisait, parce qu'il ne pouvait fournir les certificats exigés par toute maison qui se respecte.

Il était descendu dans un petit hôtel de Belleville, et vivait avec économie — angoissé de voir, peu à peu, fondre ses derniers billets de cinquante francs.

Un dimanche, las d'avoir couru toute la semaine, il résolut, comme il n'avait rien de mieux à faire, de retourner voir les parages où s'était écoulée sa tumultueuse enfance.

Il revit les arbres étiques de l'avenue du Maine, ses déballages d'étoffe et de dentelles, ses boutiques pauvres, tranchant de façon pittoresque avec les nouvelles maisons de rapport -- eau, gaz, électricité, ascenseur !

Isidore entra dans un petit café, s'assit à la terrasse, devant un bock à vingt centimes, et se laisse aller à la douceur amère d'évoquer ce qui fut.

Une voix jeune, au timbre étonné, le tira de sa rêverie.

— Mais c'est Isidore !

Il leva la tête.

Hortense était devant lui, droite dans sa robe noire, les yeux clairs, dans un visage un peu amaigri.

— Hortense !

Il voulut dire quelque chose, mais un flot spontané de larmes jaillit de ses yeux.

Simplement, Hortense s'assit près de lui.

— Mon pauvre Zizi, tu souffres ! Tu as des misères ! Cette Ida, je parie ?...

— Ida... et d'autres !

De la voir si douce, si tendrement maternelle, si oublieuse de ses propres tristesses, une émotion soudaine le saisit. Et il raconta, sans en rien omettre, tout ce qu'il avait fait et laissé faire — par indolence, par orgueil, par naïveté — depuis leur rupture.

Il dit encore son désir de travailler, sa difficulté à trouver un emploi, le peu d'argent qui lui restait...

Hortense l'écoutait sans trop de surprise.

— Pendant combien de temps, demanda-t-elle enfin, m'as-tu fait servir la pension convenue ?

— Mais... pendant cinq mois — Hélas ! ma pauvre petite, tu seras obligée de t'en passer à l'avenir !

— Ce n'est pas la question. Tu dis cinq mois ? Alors tu possèdes encore sept cent cinquante francs.

Isidore la regarda, bouche bée :

— Tu ne les as pas dépensés ?

— Je ne suis même jamais passée les toucher.

— Mais, ma chérie, cet argent-là est à toi, je ne peux pas vivre avec.

La voix d'Hortense se fit plus câline :

— Et si nous vivions ensemble, avec, l'accepterais-tu ?

Isidore pensa choir de bonheur.

— Tu accepterais d'oublier tout ce que je t'ai fait souffrir ?

— N'as-tu pas bien souffert toi-même !

— Chère petite femme !...

Isidore régla les consommations, et enlacés, tous deux partirent.

Les mois qui venaient de s'écouler lui apparaissaient maintenant comme un cauchemar évanoui. Il n'était plus le richard ruiné. Il était un jeune ouvrier, désirant trouver à employer ses bras, parce qu'il a une femme à nourrir, une famille à fonder, et que le travail est la loi du monde.

Les deux amants échangeaient des projets d'avenir, lorsqu'ils se trouvèrent tout à coup devant l'échope du père Hélie. Les volets en étaient clos, et une pancarte annonçait :

BOUTIQUE A LOUER

Une même idée traversa l'esprit des jeunes

gens, et ils se comprirent, cette fois encore, sans avoir besoin de parler.

. . . .

Le lendemain, après une nuit de baisers et de larmes, Hortense allait toucher les sept cent cinquante francs d'Isidore, et celui-ci prenait possession de l'échope paternelle.

CHAPITRE XV

Ce qu'il advint des personnages de ce roman.

Nos lecteurs pouvant, un jour ou l'autre, se trouver en présence des héros de ce roman (le monde est si petit !), peut-être n'est-il pas inutile de les renseigner sur leur sort.

Hortense et Isidore, de qui l'union fut récemment consacrée par monsieur le maire, sont très heureux et n'ont pas beaucoup d'enfants. J'ajoute que le jeune cordonnier, aujourd'hui rangé, économe et travailleur, a acquis une véritable maëstria dans son art, et que je ne saurais trop recommander sa boutique à mes amis et connaissances.

Julot, lui aussi, s'est assagi : il est aujourd'hui le principal ouvrier d'une entreprise de plomberie dont il héritera prochainement, en épousant la fille de son patron. Il rend de fréquentes et cordiales visites au ménage dont il opéra le premier déménagement.

M. de Montmédy, plaqué par Ida au moment de l'ouverture des Folies-Amoureuses, continue à courir après les trottins. Mais ce vieux lièvre est souvent en butte aux lapins.

Le Costeau de Plaisance mourut peu après sa sortie de Fresne, au cours d'une bagarre d'apaches de laquelle il s'était mêlé — à ses rixes et périls !

Berlichingen est toujours le bon vivant que nous avons connu. Lui aussi, parfois, vient rendre visite à Isidore, à qui il a donné sa clientèle.

M. Néron est allé planter ses choux à Bruxelles.

Quant à la belle Ida, elle est partie vers d'autres ciels (de lit), en compagnie d'un richissime comte russe dont elle a fait son ami — estimant, avec le proverbe, que les bons comtes font les bons amis...

FIN

TABLE

LIVRE PREMIER

LIVRE II

LIVRE III

Paris. — Imp. Paul Dupont. (Cl.) 561.3.1907.